

NOVEMBRE 1895

FIGARO ILLUSTRÉ



La Vendange de Jeanneton.
Ayuntamiento de Madrid

LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkilla*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chère à être séduisantes.
Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkilla* de Lenthéric.
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline* ; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Rosée Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le muse artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Woin coupé*, l'*Iris ambré*.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien.
Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Lotion* ; pour les mains de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Tintoret*, l'*Ellet* et l'*Orkilla*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les CONSEILS DE BEAUTÉ, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES

Articles de Sports



COOK & Co

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23, RUE AUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



PARFUMS DES FEMMES DE FRANCE

20 Parfums différents en LOTION, EAUX-DE-TOILETTE, ESSENCE, POUDRE DE SAVON

QUALITÉ SANS ÉGALE

Une très jolie boîte contenant 8 flacons d'échantillons des différents parfums sur lesquels on pourra faire son choix pour les flacons de 3, 5 et 7 fr. pièce, sera envoyée franco contre un mandat-poste de 3 fr.

VIOLETTE REINE

LOTION

Eau de Toilette

ESSENCE

Poudre, Savon

Le Vrai Parfum de la Violette

PRIX : 2 fr. 50 — 4 fr. 50 et 6 fr.

PRODUITS DENTIFRICES PASTEUR

Eau, Poudre et Pâte. — Soins Antiseptiques de la Bouche

Ancien Mon ERNEST CAMUS

VIVILLE Successeur

24, Avenue de l'Opéra, PARIS

ENVOI DU PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

Cie Coloniale CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE] Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [200 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

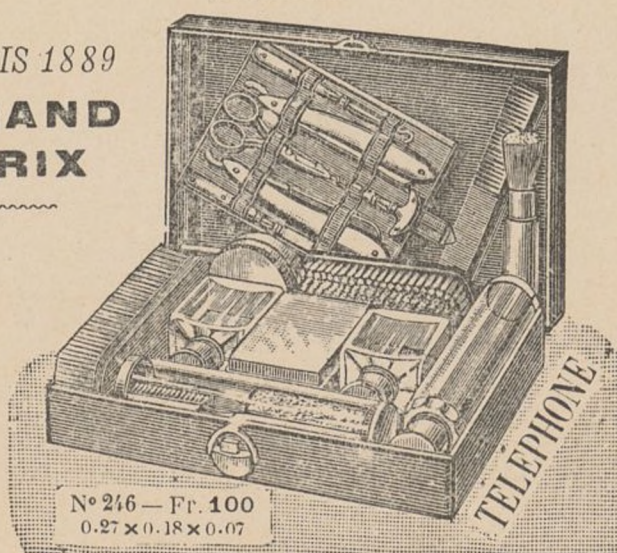
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot. 10. PARIS

PARIS 1889

GRAND PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

DUPONT, 10, Rue Hautefeuille

LITS FAUTEUILS Voitures.

APPAREILS MÉCANIQUES pour MALADES et Blessés.



Envoi FRANCO du CATALOGUE sur demande

Le Merveilleux Coricide

MARQUE (RONDELLE-EMPLÂTRE) DÉPOSÉ

Infailible, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOÎTE, 1 fr. 25. — DEMI-BOÎTE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Phie CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris
HALPHEN, 6, rue Demarçay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES, DROGUERIES, ETC.

LOUIS SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER
PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle de la rue Lafayette. (IMMEUBLE DU GRESHAM.)

CORBEILLES DE MARIAGE
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

TELEPHONE

FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1895

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS: illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

UN DRAME D'AMOUR, par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.

CHANSON EN L'HONNEUR DU VIN, poésie et musique de XAVIER PRIVAS; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

LES VENDANGES A SAINT-ÉMILION, par ÉDOUARD TROPLONG; illustrations photographiques instantanées.

LES PRISONNIERS DE GUERRE, par A. QUESNAY DE

BEAUREPAIRE; illustrations en couleurs de A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

L'INSTITUT DE FRANCE, à propos de son centenaire, par CHASSAIGNE DE NÉRONDE; illustrations photographiques.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

L'HIVER, par GERVEL.

LA BECQUÉE, par MAILLART.

COUVERTURE :

LA VENDANGE DE JEANNETON, par LUCIUS ROSSI.



25 octobre.

Nos troupes sont entrées à Tananarive, et le public, en présence de cet événement considérable, a oublié les douloureux efforts de cette marche, qui restera tristement célèbre, de Majunga à la capitale de l'île. Tout le monde, hélas! n'a pas la mémoire si courte : des milliers de mères pleurent leurs enfants, semés dans la brousse, ensevelis dans la mer Rouge ou anémiés pour le reste de leur existence.

Aussi, quelques esprits chagrins ont-ils été choqués de voir affichés sur les murs et imprimés dans les journaux ces mots : *Les Fêtes de Madagascar*. Ce sont deux termes qui ne leur semblent pas faits pour être ainsi juxtaposés. Depuis six mois, ce ne sont que récits de détresses et de misères sans nombre; dans les journaux illustrés défilent les hôtes colonnes de soldats pliant sous le sac, écrasés par le soleil; ça et là, jetés dans le lointain ou sur les premiers plans — au gré du dessinateur — des cadavres d'hommes et d'animaux, des caisses avariées et éventrées, des voitures Lefevre transformées en baignoires ou en abris. Et quand la mémoire de l'esprit et des yeux est remplie de pareils tableaux, voilà que, tout d'un coup, sur la nouvelle que la dixième partie du corps expéditionnaire a enfin obtenu un résultat tangible, voilà que « la folie agite ses grelots ». Une kermesse s'organise dans ces palais défraîchis du Champ de Mars, où flottent encore les relents malsains de la grande « rigolade » de 1889. Les comiques aimés accourent pour débiter leurs basses bouffonneries devant un public idolâtre; la bière coule à robinets ouverts; les cornets à piston des blancs se mêlent au tarabouk des nègres : c'est un enivrement.

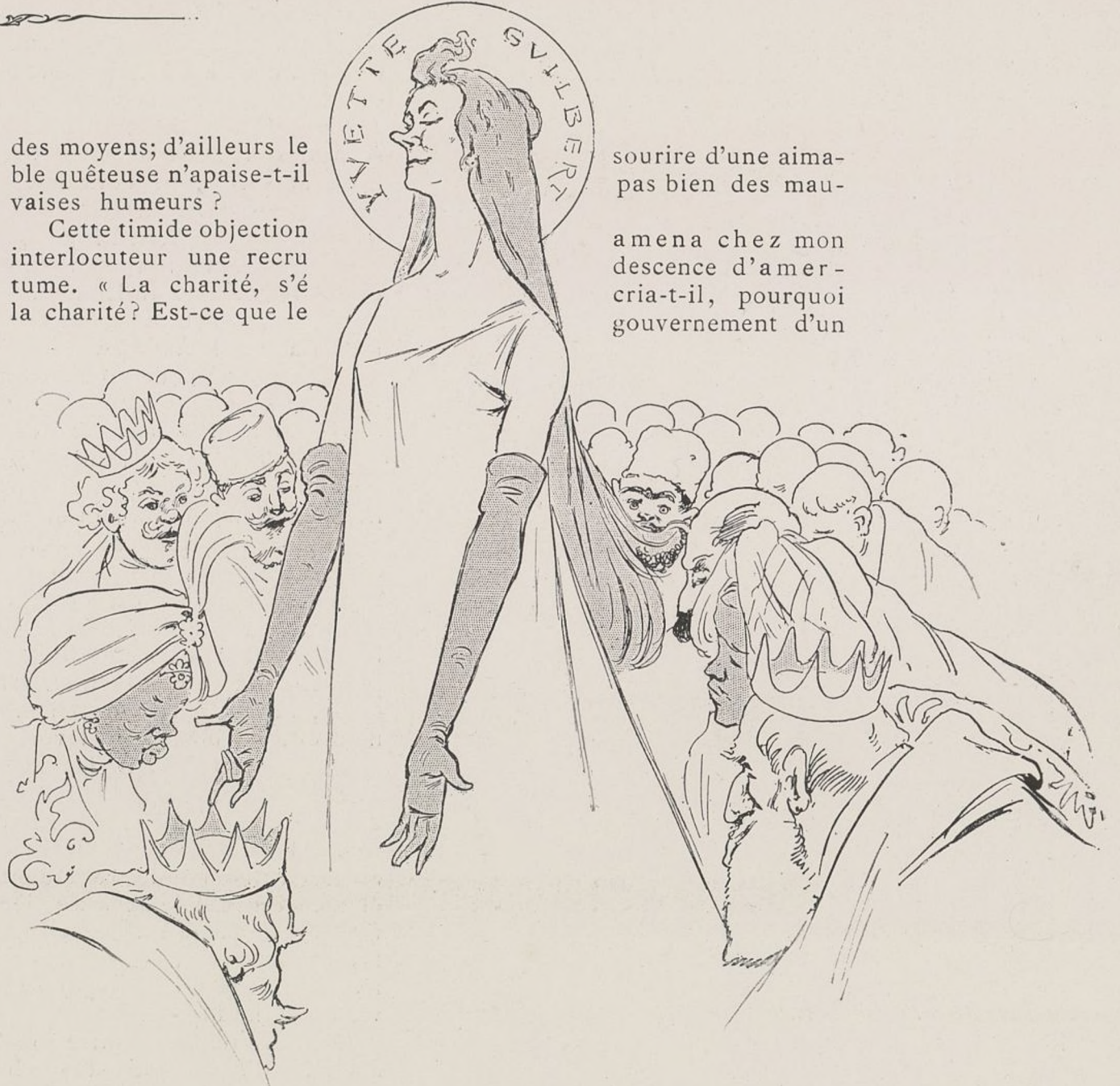
Ainsi se lamentaient les esprits chagrins. J'objectai à l'un d'eux que ces fêtes, dont il condamnait l'opportunité, avaient un but essentiellement louable, un but charitable, et que, lorsqu'il s'agit de soulager son semblable, il ne fallait être trop rigoureux sur le choix

des moyens; d'ailleurs le ble quêteuse n'apaise-t-il vaines humeurs?

Cette timide objection interlocuteur une recrute. « La charité, s'é la charité? Est-ce que le

sourire d'une aimable pas bien des mau-

amena chez mon descendance d'amer-cria-t-il, pourquoi gouvernement d'un



pays comme le nôtre devrait souffrir qu'on fit la charité à ses soldats? La France n'a-t-elle pas donné tous les millions qu'on lui a demandés pour cette expédition, et faut-il maintenant que le gouvernement autorise et encourage une mendicité de mauvais goût? J'évitai de lui parler du carrousel militaire, car il n'eût certainement pas compris cet élan de camaraderie des officiers heureux qui n'hésitent pas à se donner en spectacle pour venir en aide à leurs camarades dans la détresse.

La saison d'automne s'annonce comme fort brillante à Paris; beaucoup de Parisiens sont déjà rentrés, et l'on constate une énorme affluence d'étrangers et de provinciaux. Ce n'est plus seulement la Ville-lumière, c'est aussi la Ville-auberge, la Ville-restaurant, la Ville-plaisir. L'état politique anormal, la situation financière inquiétante, les menaces de krach que les agiotages sur les mines d'or tiennent en suspens sur les têtes des spéculateurs, rien de tout cela n'arrête la vie joyeuse dans son train d'enfer. Je comprends que les étrangers, qui viennent chez nous pour s'amuser, ne se préoccupent guère de nos embarras et de nos misères, je suppose même qu'ils s'en égayent intérieurement. Mais ce que je comprends moins, c'est l'incurable frivolité des Français qui font chorus à cette fête continue.

Le signal de la reprise théâtrale a été donné principalement par les cafés-concerts, auxquels la vogue s'attache de plus en plus. Yvette Guilbert a retrouvé, à la Scala, son public idolâtre, c'est un



Ayuntamiento de Madrid



pèlerinage obligé pour nos hôtes, même les plus huppés, et surtout pour ceux-là, que d'aller voir Yvette : cela complète la visite au tombeau de l'Empereur et à la tour Eiffel. Je dois reconnaître qu'elle a un don vraiment unique en un genre qu'elle a créé : dans son chant et dans son jeu, tout vient d'elle ; on n'y trouve trace ni de tradition, ni d'imitation, ni de banalité. Yvette a, cette année, épuré quelque peu son répertoire : elle y met du sentiment et de l'émotion, et y réussit autant que dans la chanson grivoise et triviale.

On dirait d'ailleurs que ces établissements, dits de second ordre, ont fait, cette année, un effort pour relever le niveau des productions offertes au public. *Vassilissa*, au Casino de Paris, *Le Scandale du Louvre*, à l'Olympia, ballets qui ont ouvert la saison sur ces deux scènes, sont des œuvres artistiques. On y sent la main d'un homme de goût s'efforçant d'éviter les sempiternelles banalités qui, d'après certains pontifes, auraient le monopole de plaire au public. Je signalerai surtout *Le Scandale du Louvre*, dont la donnée ingénieuse a été fort poétiquement mise en œuvre par M. Roger-Milès. La nuit, dans une salle déserte du Louvre, les figures peintes sur un vase grec s'animent, se détachent des flancs de l'amphore et, profitant du sommeil du gardien, se livrent aux danses et aux évolutions rythmées qu'elles n'ont pas désappris depuis deux mille ans. Costumes, mise en scène et jolies filles, tout cela est à souhait pour le plaisir des yeux, et fait honneur à la direction aussi bien qu'à l'auteur.

La Belle et la Bête, qui se joue aux Folies-Bergère, est un voluptueux ballet auquel les charmes plastiques et impeccables d'Emilienne d'Alençon donnent un relief particulier.

La pièce des Nouveautés, *Les Complices*, est due à la collaboration de deux auteurs auxquels on ne cesse de répéter qu'ils sont deux hommes d'infiniment d'esprit. Elle appartient malheureusement à un genre mixte qui n'est plus la comédie et qui n'est pas tout à fait la bouffonnerie : de là, sans doute, l'hésitation du public, qui ne retrouve plus le langage habituel, les farces séculaires, ni l'escalier, ni le caleçon, ni les portes de chambre d'hôtel, ni les grimaces traditionnelles de ses comédiens favoris. La pièce est trop fine et jouée trop finement par Germain, Tarride, et surtout par l'élégante et fière Mademoiselle Cerny, à qui je reprocherai d'emprunter parfois à la grande Sarah son insupportable bredouillement.

Paul Déroulède, ne trouvant pas, dans la politique contemporaine, l'utilisation de son ardent patriotisme et de ses chevaleresques elans, s'est réfugié dans les siècles passés. Il a patiemment reconstitué l'histoire de Du Guesclin, ce héros d'une époque dont les mœurs furent farouches, malgré des apparences policées et artistiques. Je n'ai pas la place ici de copier Bouillet ou Larousse et de raconter la vie du grand breton.

M. Déroulède a montré son héros sous le jour le plus favorable : il a fait de lui une sorte de symbole du patriotisme, un « Jean d'Arc » ardemment épris de la France et de son roi. Sans doute il lui a prêté des sentiments que ne concevaient pas les gens du quatorzième siècle, mais ceux du dix-neuvième les ressentent et, au point de vue du théâtre, c'est là l'important ; car, à travers le Du Guesclin dont il n'a qu'une vague notion, le public se voit dans Déroulède, qu'il considère à juste titre comme un des plus purs spécimens du patriotisme moderne. Une des curiosités de la pièce était l'interprétation par Coquelin du personnage éminemment dramatique de Du Guesclin. Il ne pouvait qu'y être excellent, car il possède merveilleusement son art : il sait provoquer les larmes aussi sûrement que le rire. Cette pièce, qui sert de début à la nouvelle direction, est montée avec un luxe et une recherche historique qui font honneur à M. Ba-duel.

L'anniversaire du centenaire de l'Institut a été célébré avec la simplicité qui convient à une solennité aussi intellectuelle ; les fanfares, les banderoles et les pétards eussent été déplacés dans ce milieu auguste. Les cérémonies du centenaire présenteront cette particularité, grâce à la présence de Mgr le duc d'Aumale, qu'on y verra un descendant des Bourbons célébrant, sous la République, le centenaire d'une compagnie réorganisée définitivement par Napoléon.

Quelques jours auparavant, l'Académie française avait reçu la visite du grand-duc Constantin et de la grande-duchesse, sa femme ; Leurs Altesses ont tenu à montrer leurs sympathies et celles de la nation russe pour notre littérature.

L'affaire Magnier, qui avait commencé comme une pièce du Palais-Royal, vient de se terminer comme un drame de l'Ambigu. M. Ma-



gnier, sénateur en même temps que directeur de journal et conseiller général du Var, a été condamné à un an de prison pour corruption. M. Magnier avait, paraît-il, corrompu le baron de Reinach en lui vendant sa publicité de journaliste, dit M. Magnier, son influence de sénateur, dit l'accusation. Le condamné d'hier a été, paraît-il, atterré par cette condamnation. Il avait des motifs de compter sur l'indulgence du ministère public ; pendant toute la période qui avait précédé le procès, il avait été traité avec la plus touchante sollicitude et avec tous les égards dus à sa situation politique ; la police avait fait tous ses efforts pour ne pas l'arrêter et lui avait donné toutes facilités pour partir à l'étranger, d'où il a eu la naïveté de revenir pour se faire juger. En échange de ces bons procédés, M. Magnier a voulu faire le galant homme et ne nommer aucun des véritables corrompus qui ont partagé avec lui l'argent de la Société des Chemins de fer du Sud. On voit comment il en a été récompensé. On voit aussi que le public ne connaîtra pas de longtemps les dessous de toutes ces malpropretés.

Un mauvais plaisant a émis des doutes sur l'authenticité de Behanzin, l'adversaire malheureux du général Dodds, actuellement interné aux Antilles. Nous aurions, paraît-il, pris livraison d'un faux Behanzin, un Behanzin en simili-bronze, un farceur nègre qui se ferait nourrir par nous et fumerait tranquillement notre tabac, tandis que le vrai et redoutable Behanzin se dissimulerait dans quelque



paillotte du Dahomey, préparant silencieusement la revanche. Inutile de dire que ce canard colonial a été démenti. J'admets qu'on puisse se tromper de nègre lorsqu'on n'a pas l'habitude de fréquenter nos frères de couleur et qu'il ne s'agit que d'un moricaud sans im-

portance. Mais, se tromper de roi, c'eût été vraiment trop fort ! C'est même invraisemblable.

A l'heure où j'écris ces lignes, la question n'est pas encore résolue de savoir si, oui ou non, le nommé Lebaudy (Max), cavalier de



deuxième classe au train des équipages, est bon pour le service ou si ses infirmités ne lui permettent pas d'aspirer à un congé de réforme n° 2. La belle âme de Séverine, éprise d'équité, impitoyable contre les abus, s'est indignée au récit des machinations sans nombre auxquelles s'est livré le petit sucrier pour éviter le sort commun aux jeunes gens de son âge ; elle a stigmatisé les complaisances que sa fortune lui a permis de rencontrer à chaque pas de sa modeste carrière militaire ; elle s'est acharnée sur cette affaire et n'en démordra pas. L'autorité militaire est fort hésitante ; depuis un an, le pauvre recrue a exhibé je ne sais combien de fois son torse délicat et menu aux sommités médicales de l'armée ; on l'a palpé, ausculté, tourné et retourné, aucune décision formelle n'a pu sortir de ces conciliabules. C'est donc une énigme que le corps de cet adolescent ?

Mon collaborateur artistique ne goûte que médiocrement le régime parlementaire ; aussi son crayon s'est-il montré rebelle à l'inspiration quand je lui ai demandé de dessiner quelque chose sur la rentrée des Chambres ; je n'ai pas insisté, et j'ai préféré lui laisser croquer quelques jolies femmes de plus, infiniment plus agréables à voir que le long Ribot et l'austère Brisson.

LUTÉCIUS

Les Livres

On ne saurait lire sans émotion et sans un profond sentiment de sympathie les lignes qui ouvrent la préface des *Essais diplomatiques*, de M. le comte Benedetti : « Quand on a été pris, au premier rang, dans une immense et douloureuse catastrophe nationale, quand on en est sorti meurtri par l'iniquité des partis et la mauvaise foi des ennemis de son pays, on a perdu la paix de l'âme et l'on se réfugie, pour la ressaisir, dans l'étude des événements dont on a été la victime. C'est le rôle qui m'est échu... »

Après vingt-cinq ans de silence, observé avec un respect peu commun de la discrétion professionnelle, notre ancien ambassadeur à Berlin prouve aujourd'hui qu'il a toujours fait son devoir et qu'il n'a jamais rien laissé ignorer à son gouvernement de ce que préparait la Prusse. Quant à la crise finale, à la fameuse entrevue d'Ems, ce n'est plus de M. Benedetti que nous en vient la véritable histoire. Depuis que le prince de Bismarck a reconnu cyniquement son mensonge et déclaré qu'il a commis un faux pour la plus grande gloire de son pays, la cause est jugée, et le comte Benedetti peut « ressaisir la paix de l'âme » qui l'avait fui. Les Français et les étrangers que n'aveuglent pas la mauvaise foi ou l'esprit de parti reconnaîtront qu'il fut toujours un bon et sagace serviteur.

La maison Plon et Nourrit vient de mettre en vente le second volume du *Journal du maréchal de Castellane* (1813-1830), publié avec un soin pieux, par sa petite-fille, la comtesse de Beaulaincourt. Aussi bien que le précédent, ce volume montre que, si le maréchal de Castellane était un admirable militaire, soldat dans l'âme et impitoyable dans le service, c'était aussi un homme d'infiniment d'esprit, observateur souvent malicieux, excellent conteur ; sa plume possède une netteté, une finesse de trait vraiment françaises ; trois lignes lui suffisent pour dessiner une scène, en deux mots il trace un portrait. Les peintres, à la recherche de sujets, en trouveront à foison dans ce journal, dont la tournure est vraiment particulière.

Je professe le plus sincère respect pour les gens qui possèdent la

foi : M. Chesnelong mérite doublement ce respect, car il a double foi : la foi catholique et la foi monarchique. Il apporte aujourd'hui à l'histoire contemporaine une intéressante contribution avec son volume sur *La Campagne monarchique de 1873* qui, sous la première présidence du maréchal de Mac-Mahon, faillit ramener Henri V sur le trône de ses aïeux. En publiant ces récits, en divulguant naïvement tous ces secrets, M. Chesnelong montre qu'il fut un médiocre conspirateur — car c'était, à vrai dire, une conspiration, quoique, à cette époque-là, la France ne fût pas encore officiellement qualifiée de République. Quand on a joué un rôle de ce genre, on ne doit jamais l'avouer, sous peine de compromettre ses amis, de dévoiler ses procédés, de fournir aux adversaires des renseignements dont ils profitent à l'occasion, et, ce qui est plus imprudent encore, de décourager ceux chez qui a persisté l'espoir et la croyance dans l'avenir.

La librairie Hachette vient de rééditer le beau travail sur *Goethe*, que M. Mézières a publié au lendemain de la guerre de 1870. On ne saurait être trop reconnaissant à un érudit et à un lettré doublé d'un patriote comme M. Mézières, de fixer l'attention du public sur cet immense esprit que fut Goethe. Sur toutes les choses de la nature, de l'âme, du cœur, Goethe a dit tout ce qu'il y avait à dire ; quand on l'a lu, relu et qu'on se l'est assimilé, on connaît toute l'humanité, et on l'aime comme il l'a aimée, lui pardonnant toutes ses faiblesses en échange de toutes ses grandeurs et de toutes ses beautés. On peut appliquer à Goethe une qualification que les biologistes emploient à l'égard de certaines substances : c'est un « aliment complet ». Les deux volumes de M. Mézières, présentés sous la forme biographique, résumant et analysant l'œuvre immense de Goethe et, incidemment, retracent l'histoire littéraire et intellectuelle de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e.

La Musique et les Musiciens, de M. Albert Lavignac, professeur au Conservatoire de Paris, devrait être entre les mains de quiconque pratique la musique comme compositeur, comme exécutant et même comme auditeur. Etant donnée l'importance prise aujourd'hui par la polyphonie, il ne suffit plus d'être ce que les Italiens appellent un « orecchiante », c'est-à-dire de ne saisir de la musique que ce qui

vous en entre dans l'oreille. Il faut savoir pénétrer les dédales d'œuvres compliquées et parfois tortueuses, où l'unique mélodie qui berçait nos pères est remplacée par des enchevêtrements de thèmes, compliqués de dessins et « d'agréments » harmoniques. Les jeunes filles ne se bornent plus à jouer brillamment avec de moelleux balancements de bras, « Pluie de perles » et « Fantaisie sur la Donna del Lago ». Elles abordent témérairement Sébastien Bach, Schumann et Wagner. Mais il faut bien le constater, si les plus intelligentes parviennent à deviner les maîtres de cette école, elles ne peuvent les comprendre et les interpréter que si elles possèdent de sérieuses notions d'harmonie, si elles savent disséquer, pour ainsi dire, un morceau et mettre en évidence les quatre ou cinq parties dont il se compose. Pour cela, une lecture patiente du livre de M. Lavignac leur sera d'un grand secours, d'autant que l'auteur a su éviter le pédantisme : il a fait un cours familial, entremêlé d'anecdotes, de considérations esthétiques, de sagace critique musicale ; de nombreuses figures, des exemples en musique facilitent la compréhension du texte. Ce volume, d'un prix modique, est édité par Charles Delagrave.

C'est avec un certain étonnement que j'ai vu Jean Richepin aborder le roman parisien ; je suppose que cette idée ne vient pas de lui et qu'elle a dû lui être insufflée par quelque directeur de journal désireux d'étonner le monde — ce qui est le rêve des directeurs en général — en lui montrant un Richepin nouveau. Donc, la scène de *Flamboche*, qui vient de paraître en volume dans la bibliothèque Charpentier, se déroule à Paris — avec une légère pointe en Algérie. Il s'y passe d'étranges aventures et l'on y voit d'étranges types, racontés et décrits avec l'exubérance, le grossissement, l'allure emportée et le style imprévu de Richepin. Mais ses personnages, malgré leurs costumes de 1895, n'en ont pas moins des allures de malandrins du seizième siècle.

Le conseiller François Tronchin, par M. Henry Tronchin, que vient d'éditer la librairie Plon, est une très utile et très intéressante contribution à l'étude de la société au XVIII^e siècle. Le Genevois Tronchin était lié avec la plupart des écrivains de cette époque, Diderot, Grimm et surtout Voltaire, dont ce volume contient un grand nombre de lettres inédites ; on retrouve dans cette correspondance maints détails sur la vie de Voltaire aux Délices, maints coups de griffe, aussi, à l'adresse de Rousseau, « qui cache, dit Voltaire, l'âme d'un scélérat sous le manteau de Diogène ». Quant à Voltaire, il montre l'âme d'un procureur retors, dans les étonnantes roueries qu'il déploie lors de l'acquisition du domaine des Délices, et dans ses comiques atermoiements lorsqu'il s'agit de payer. Ajoutons que ce volume contient une charmante reproduction d'un pastel de Liotard, représentant le conseiller Tronchin.

Je glisserai, sans y appuyer, sur le roman de Pierre Valdagne, *Variations sur le même air*, que publie Ollendorff. Ce sont des aventures galantes dont la modernité effaroucherait nos lectrices. Le volume est spirituellement illustré par Lucien Métivet.

Le docteur Rocheblave a transformé en une brochure la thèse soutenue par lui devant la faculté de Montpellier et intitulée *Du Cyclisme*. Les médecins se préoccupent depuis quelque temps, de l'influence que peut avoir sur la santé de leurs clients, mâles et femelles, l'usage de la bicyclette. Les « observations » recueillies jusqu'à ce jour sont encore peu nombreuses, ce qui tendrait à prouver que l'usage de la bicyclette pour des individus sains, à condition qu'il soit maintenu dans des limites modérées, présente plus d'avantages que d'inconvénients, et n'amène aucun trouble dans le fonctionnement de l'individu. Il ne s'agit d'ailleurs ici que des amateurs ; les entraînements et les exagérations des professionnels constituant une nosologie spéciale qui n'intéresse pas le public.

T. G.

L'édition de l'*Annuaire des châteaux* de 1895-96 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châteaux de France disposées par ordre alphabétique et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3,000 notices historiques ou anecdotes sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois.

SUR LA GLACE

Voici l'automne ; voici les premières froidures. Où passer après-midi et soirées agréablement et à l'abri des brises d'octobre ? La mode veut que ce soit au Palais de Glace. C'est, en effet, dans le superbe établissement de patinage des Champs-Élysées que nos jolies mondaines, nos sportsmen et nos clubmen ont pris l'habitude de se réunir de cinq à sept et de neuf heures à minuit. Il est difficile de rêver une installation plus confortable et plus luxueuse. La piste, à elle seule, est une merveille : c'est la plus vaste qui existe en Europe. Des professeurs de première force sont constamment à la disposition des débutants. Un excellent orchestre ne cesse de se faire entendre. Bref, tout a été combiné pour assurer au Palais de Glace une incontestable supériorité sur tous les établissements similaires.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant trois itinéraires différents permettant de visiter le Centre de la France, les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1^{er} Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestlas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2^e Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestlas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban-Cahors-Limoges ou via Figeac-Limoges).

3^e Itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestlas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban-Cahors-Limoges, ou via Figeac-Limoges).

Prix des billets : 1^{re} classe 163 fr. 50 ; 2^e classe 122 fr. 50. — Durée de validité : 30 jours.

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1^{re} et 2^e classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces billets doivent être demandés au moins 3 jours à l'avance.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs.

Enregistrement des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 10.

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon-Cette, en 23 heures 1/4.

ALLER. — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 9 h. 25 matin ; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 53 matin, à Perpignan à 3 h. 2 matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

RETOUR. — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lendemains à minuit 22, de Narbonne à 1 h. 44 matin ; arrivée à Paris à 5 h. 54 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 9 h. 25 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 54 soir.

Dans le train partant de Paris à 9 h. 25 matin, composé de voitures de 1^{re} classe à couloir et cabinet de toilette, circule un wagon-restaurant.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 54 soir circule entre Cette et Paris une voiture directe de 1^{re} classe à couloir et cabinet de toilette.

Ce train prend à Cette les voyageurs de 2^e classe pour Paris.

LE NUMÉRO DE NOEL

Du FIGARO ILLUSTRÉ, 1895-1896

Le prochain fascicule du *Figaro illustré*, NUMÉRO DE NOEL, paraîtra dans les derniers jours du mois de novembre.

Ce numéro, entièrement illustré en couleurs, est ainsi composé : AU PHARE DES ILES SANGUINAIRES. — Souvenir par Alphonse Daudet ; cinq illustrations en couleurs de F. de Myrbach.

NUITS D'ÉTÉ. — Par Paul Bourget ; musique de Charles Widor ; grande illustration en couleurs de Jules Adeline.

NOEL EN MER. — Nouvelle par René de Pont-Jest ; cinq illustrations en couleurs de Jules Girardet.

LA FÉE SURPRISE. — Nouvelle par Gyp ; quatre illustrations en couleurs de Henry Tenré.

AZRAEL. — Légende par Armand Silvestre ; quatre illustrations en couleurs de Albert Lynch.

LANCÉE ! — Nouvelle par Jacques du Tillet ; quatre illustrations en couleurs de Ferdinand Bac.

Deux grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 84 centimètres sur 64 :

UNE LETTRE DE MAMAN, par Pierre Outin.

PENDANT QU'ON RELAIE, par Alonzo Perez.

COUVERTURE :

LA RÉCLAME DE L'AVENIR, par Jean Béraud.

Ce fascicule sera servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente, pour les acheteurs au numéro, est de 3 fr. 50, plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue de Provence.

LE FIGARO ILLUSTRÉ DE 1895

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Étrennes et contenant près de 300 pages presque toutes illustrées en couleurs, 12 couvertures, 22 hors texte dont 4 en grand format, sera en vente, à partir du 15 décembre, chez tous les libraires.

Prix : 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, 8, rue de Provence.

TABLES DU "FIGARO ILLUSTRÉ"

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de décembre, les tables des matières contenues dans le volume de 1895, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro, qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes, avant le 20 novembre, à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix des tables, titre et faux-titre (8 pages en tout) est de 50 centimes franco.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Bousod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

H. GERVEX



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

L'HIVER

Ayuntamiento de Madrid

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1895.



Un Drame d'Amour

EPISODE DU TEMPS DU PREMIER EMPIRE

PAR ERNEST DAUDET

EN quittant Madrid, à la fin de 1808, au moment où commençait le siège de Saragosse, l'Empereur Napoléon laissait au maréchal Lannes l'ordre formel de s'emparer coûte que coûte de cette place.

Durant tout le mois de janvier 1809, l'armée de siège couvrit de fer et de feu la malheureuse ville. Le 27, un assaut général lui en ouvrit les portes, grâce à l'héroïsme français et malgré l'héroïsme espagnol. Ce n'était pas tout cependant d'y être entré. Il fallait maintenant la conquérir, et sous une grêle de balles, à travers des torrents de flammes, au prix des plus douloureuses hécatombes, enlever de force, l'une après l'autre, les maisons dans lesquelles les assiégés s'étaient retranchés.

On combattait d'étage à étage, de corridor à corridor, de salle à salle, parmi les murailles croulantes. La lutte se déroulait plus effroyable au dedans des demeures qu'au dehors. Nos soldats n'avaient raison de la résistance qu'en faisant jouer la mine à chaque pas. Les Espagnols usaient des mêmes moyens. Les adversaires aux prises se faisaient sauter réciproquement. Ils s'entr'égorgeaient sur les décombres fumants.

Il en fut ainsi durant vingt-quatre jours. Le 20 février seulement, alors que des milliers de cadavres jonchaient le sol couvert de ruines et emplissaient l'air de leur puanteur, les Espagnols, ensermés de toutes parts, consentirent à capituler. Ordre fut aussitôt donné de cesser le feu.

A ce moment, le jeune colonel Robert Destouches venait, à la tête d'un bataillon de son régiment, de s'emparer du couvent de l'Incarnation, situé au centre de la ville et dernier boulevard des assiégés. Quand partout ailleurs ils se soumettaient, dans le couvent ils résistaient encore. Le colonel n'avancait que par un héroïque effort d'énergie et d'intrépidité, ne comptant plus les morts dont il semait sa route.

De derrière chaque porte, de derrière chaque pan de mur, les balles pleuvaient sur lui et sur sa troupe. En haut des étages, à l'entrée des greniers, protégés par des barricades improvisées à l'aide de meubles et de livres entassés, une poignée d'hommes, soldats, paysans et moines, se défendait furieusement, foudroyant de ses tromblons tout ce qui voulait gravir les dernières marches du monumental escalier où s'achevait le dernier acte de cette longue et sanglante tragédie.

Ils tombèrent, fusillés à bout portant, l'un après l'autre.

« Enfoncez la porte ! » ordonna alors le colonel.

Sous les haches d'une demi-douzaine de sapeurs, la porte vola en éclats, laissant voir une vaste pièce mansardée, éclairée d'en haut par des fenêtres en tabatière. Robert Destouches en-

trait le premier sous les combles, suivi de ses soldats. Mais, ce qu'il voyait, soudainement le cloua au sol.

Dans un angle du grenier, quelques religieuses, revêtues de la robe des Carmélites, étaient agenouillées. Sous la coiffe qui leur ceignait le front, une pâleur livide attestait l'effroi qui les dominait tout autant que si elles eussent aperçu la mort. Debout devant elles, comme pour les couvrir de sa protection, se tenait une jeune femme en deuil, très brune, fine de corps et si merveilleusement belle de traits que Destouches, bien qu'encore exaspéré par une résistance qui lui coûtait la fleur de ses soldats aussi bien que par les périls que lui-même venait de courir, sentit son cœur se détendre dans un attendrissement qui succédait comme par miracle à sa fureur. Ce fut, pendant une minute, en tout son être, un trouble inexprimable, une sensation neuve autant qu'inattendue qui le livrait au charme pénétrant d'un regard éclatant et sombre anxieusement fixé sur lui, tout chargé de prières, à travers l'embroussaillage d'une chevelure défilée, et dont il se sentit magiquement enveloppé.

Et ce fut pire encore quand l'inconnue, se jetant au-devant de lui, la tête courbée, les mains jointes, supplia :

« Grâce ! Monsieur, je suis Française.

— Soyez sans crainte, Madame, répliqua-t-il. Nous ne faisons pas la guerre aux femmes. »

Elle avait pris sa main et, dans un élan de reconnaissance, allait la porter à ses lèvres. Il la retira en murmurant :

« Oh ! Madame !

— Appelez-moi Mademoiselle, dit la jeune femme ; je ne suis pas mariée.

— Mais, qui êtes-vous ? Comment se peut-il que vous vous trouviez parmi nos ennemis ?

— Je me nomme Angélique de Norolles. Mon père est émigré. Nous habitons Saragosse quand le siège a commencé. Nous n'avons pas eu le temps de nous enfuir.

— Où est votre père, Mademoiselle ? reprit Robert, de plus en plus captivé par la grâce de son interlocutrice.

— Hélas ! je l'ignore. Il y a quinze jours, notre maison étant menacée, il m'a conduite ici, espérant que j'y serais en sûreté. Après m'avoir confiée aux religieuses, il m'a quittée en

me promettant de revenir bientôt. Je ne l'ai pas revu depuis. Je suis déchirée par l'angoisse en songeant qu'il a peut-être trouvé la mort dans cette bataille épouvantable.

— Avait-il donc pris les armes contre la France ?

— Je n'en sais rien, Monsieur.

— C'est que s'il avait poussé l'oubli de ses devoirs jusqu'à s'enrôler parmi les ennemis de sa patrie, continua le colonel, il serait passible des lois militaires qui frappent de mort les rebelles et les traîtres. »

Il venait à peine de prononcer ces dures paroles qu'il les regretta. Mademoiselle de Norolles chancelait; son visage se décomposa; une plainte tomba de sa bouche en même temps qu'un flot de larmes de ses yeux.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle.

— Peut-être ai-je calomnié votre père en le supposant capable d'avoir oublié qu'il est Français. Venez avec moi, Mademoiselle. Nous allons nous mettre à sa recherche, et s'il court un danger, nous tâcherons de l'en tirer.

— Allons, Monsieur ! s'écria-t-elle, et fasse le ciel que nous n'arrivions pas trop tard. »

Le colonel donnait des ordres pour la garde du couvent et la sûreté des religieuses. Puis il fit un signe à Angélique et ils sortirent ensemble du grenier.

Les lieux qu'ils étaient obligés de parcourir pour gagner le dehors présentaient le spectacle de la dévastation. Partout, les canons et la mine avaient éventré les toits et les murailles. Dans l'escalier, il n'y avait plus de rampe. Ça et là, des marches manquaient. A leur place, s'ouvraient des trous béants. Les vastes salles qui s'ouvraient à droite et à gauche étaient saccagées. Dans le cloître, des colonnes brisées écrasaient l'herbe foulée.

Dans la chapelle, sous les voûtes percées à jour, l'autel gisait en morceaux avec des statues de saints. Les explosions avaient expulsé des caveaux où ils reposaient de vieux cercueils aux planches pourries. Ils s'étaient entr'ouverts et laissaient voir des cadavres rigides enveloppés dans les ornements monastiques dont on les avait parés avant de les confier à la terre. De toutes parts, parmi des morts aux attitudes convulsées, des blessés se tordaient, hurlaient; les autres achevaient de mourir.

Robert Destouches, accoutumé depuis longtemps aux horreurs de la guerre, conservait son sang-froid, au moins en apparence. Mais Angélique de Norolles ne pouvait dissimuler son

épouvante. Ce ne fut pas trop de toute l'énergie de son compagnon pour entretenir en elle ce qu'il fallait de courage et de fermeté, quand elle se voyait contrainte d'enjamber les décombres, les corps, les mares sanglantes. Ils atteignirent enfin la porte du couvent et débouchèrent sur une place.

Là, le spectacle était encore plus affreux. De ce carrefour où venaient aboutir plusieurs rues, on ne voyait que maisons effondrées et embrasées, pavés défoncés et rougis de sang, et encore des blessés et des morts. A travers ces ruines, allaient et venaient des soldats qui les fouillaient, la baïonnette en avant, en tiraient des gens qui s'y étaient réfugiés, des enfants, des femmes. Au bruit des derniers crépitements des incendies et des détonations qui se faisaient entendre encore, se mêlaient des cris de terreur et de désespoir, des ordres donnés par les officiers à leurs hommes, des jurons poussés par ceux-ci quand, avant de se rendre, quelque désespéré essayait encore de se servir de ses armes.

Sur la place, des troupes étaient rangées en carré, l'arme au pied. Au milieu d'elles, entouré d'un brillant état-major, se tenait, à cheval, le maréchal Lannes. La ville prise, et encore que la garnison dût n'en sortir que le lendemain, il y était entré pour veiller à l'exécution des mesures que commandaient les circonstances.

Destouches et Mademoiselle de Norolles, ayant traversé une triple haie de grenadiers, arrivèrent dans le groupe formé par les officiers qui se pressaient autour du maréchal.

Celui-ci s'était retourné. En voyant le colonel, son visage assombri s'éclaira d'un sourire de bienveillance.

« C'est vous, Destouches ! s'écria-t-il. Enchanté de vous revoir vivant. Je craignais que vous n'eussiez péri dans cette fournée de l'Incarnation. Mais, qui est cette femme ? ajouta-t-il en désignant Angélique.

— Une Française qui s'est mise sous ma protection, Mademoiselle de Norolles.

— La fille du marquis de Norolles ?

— Oui, Monsieur le maréchal, répondit Angélique.

— Votre père nous a fait beaucoup de mal, Mademoiselle, reprit Lannes gravement. Il commandait dans Saragosse avec le général de Saint-Marc, sous les ordres de Palafox. Nul ne fut plus acharné contre nous.

— Est-il vivant ? demanda Angélique d'un accent d'angoisse.

— Il est vivant. On me l'a amené tout à l'heure. Je viens de donner l'ordre de l'incarcérer. Il passera demain devant un conseil de guerre.

— Un conseil de guerre ! s'écria Angélique. Pourquoi ?

— Il a été pris les armes à la main. Français, il combattait contre les Français.

— On l'a mis en demeure de combattre. On l'eût massacré s'il eût résisté.

— Périr valait mieux que de s'enrôler parmi les ennemis de sa patrie. »

La tête de Mademoiselle de Norolles, comme une fleur fauchée, tomba sur l'épaule de Destouches.

Très ému, le colonel allait répondre. Il en fut empêché par le maréchal, qui lui adressait la parole en disant : « Emmenez cette femme, colonel. Vous vous préparerez ensuite à partir avec votre régiment. Je vous envoie à Valladolid. »

Il allait s'éloigner. Destouches, abandonnant Angélique, s'élança vers lui.

« Un mot seulement, Monsieur le maréchal. »

Lannes s'arrêta et, se penchant, il écouta l'officier, qui lui parlait à demi-voix, avec, sur le visage, la marque visible de l'effort qu'il faisait pour le fléchir. Le maréchal d'abord parut résister aux pressantes supplications qui lui étaient adressées. Mais, bientôt il céda.

« Oui, c'est possible, murmura-t-il. Et, interpellant Angélique, il continua : — A la prière du colonel Destouches, Mademoiselle, et par égard pour votre malheur, je consens à surseoir, en ce qui touche votre père, aux ordres que j'ai reçus relativement aux émigrés pris les armes à la main. Il sera dirigé sur Paris. L'Empereur prononcera. »

Sans laisser à Mademoiselle de Norolles le temps de le remercier, il partit suivi de son escorte, laissant la jeune fille et le colonel debout dans le carré des soldats qui formaient les faisceaux et s'apprêtaient à camper sur la place.

Alors, elle leva sur Robert ses yeux où brillait, à travers les pleurs, un rayon d'espoir.

« Comment reconnaitrai-je ce que vous venez de faire ? » dit-elle.

Il crut voir s'ouvrir le ciel tant cet accent révélait de sincère gratitude et semblait lui donner des droits sur ce cœur de femme que maintenant,



charmé, séduit, subjugué, il brûlait de conquérir. Un cri d'amour monta jusqu'à ses lèvres. Mais il l'étouffa, craignant de paraître demander trop vite le prix du service qu'il avait rendu.

« Attendez, avant de me remercier, que nous ayons partie gagnée, dit-il. Nous ne sommes pas au bout de nos peines.

— J'irai me jeter aux pieds de l'Empereur.

— Pourrez-vous seulement arriver jusqu'à lui ?

— J'ai des parents en France. Ils ne refuseront pas de me seconder. Et puis, Monsieur, je compte toujours sur vous.

— Vous avez bien raison, Mademoiselle, s'écria Robert. Je serai bientôt à Paris ; j'aurai l'honneur de vous revoir, d'unir mes efforts aux vôtres, et s'il vous faut ma vie, vous pourrez en disposer. Je vous appartiens tout entier. »

Dans cette phrase, il venait de se trahir.

A peine arrivé à Valladolid et avant d'avoir pu s'y reposer, le colonel Destouches recevait l'ordre de se diriger vers le Danube. Tandis que son régiment, désigné pour prendre part à la campagne d'Autriche qui se préparait, se portait, à marches forcées, sur le théâtre des futures opérations, le colonel, se réservant de le rejoindre en route, se rendait à Paris, sa ville natale. Il voulait y revoir sa famille et ses amis avant d'aller affronter de nouveaux dangers. Il voulait surtout revoir Angélique.

Depuis qu'il l'avait quittée à Saragosse, il n'avait plus entendu parler d'elle. Mais son cœur et ses yeux gardaient vivace et profond le souvenir de cette adorable fille. Il en était pénétré. Il se répétait sans cesse les propos qu'elle lui avait tenus. Ce qu'il voulait lui demander pour prix du service qu'elle attendait de lui, c'était de consentir à être sa femme. Il l'aimait avec toute l'ardeur de sa jeunesse, avec la fougue que mettaient en leurs desirs ces soldats intrépides qu'en les conduisant de victoire en victoire, Napoléon avait accoutumés à voir tout céder devant eux et à considérer que nulle conquête ne leur était impossible. Colonel à trente ans, destiné aux plus hauts grades de l'armée si la mort ne le moissonnait en chemin, Destouches, bien que Mademoiselle de Norolles appartint à une famille noble, ne se croyait pas indigne d'elle. Et puis, il se flattait de l'espoir d'être

aimé, sinon déjà, du moins un jour prochain, lorsqu'il aurait prouvé son dévouement.

Vers huit heures du soir, après une longue course, la chaise de poste, dans laquelle il avait voyagé depuis Bayonne, le déposa devant sa maison, rue Taitbout. Ses domestiques l'ayant précédé de quelques jours, tout était prêt pour le recevoir. Il



éprouva, en rentrant chez lui, cette joie attendrie que nous éprouvons en nous retrouvant parmi de chers souvenirs.

Dans sa chambre, sur une table, quelques lettres l'attendaient, arrivées depuis que son retour avait été annoncé : souhaits de bienvenue, témoignages affectueux de parents ou d'amis, invitations qui lui prouvaient qu'on ne l'avait oublié. Mais ce qui le frappa surtout et l'émut jusqu'aux larmes, ce fut une étroite feuille de papier, sur laquelle Angélique, venue en son absence, avait écrit son nom sous ces mots : « Je reviendrai. »

« J'irai la voir avant qu'elle revienne, » pensa-t-il.

S'il se fût écouté, il y serait allé sur-le-champ, tant il était obsédé par l'impérieux besoin de lui parler et de l'entendre. Mais ayant regardé la pendule et constaté qu'elle marquait neuf heures, il dut remettre au lendemain le bonheur qu'il espérait de cette entrevue. Qu'allait-il faire maintenant ? Pour sûr, malgré sa fatigue, il ne pourrait dormir. Comment apaiser sa fièvre, tromper son attente et remplir la nuit qui le séparait encore du moment impatientement attendu où il oserait se présenter chez Mademoiselle de Norolles ? Tout en se le demandant, il parcourait d'un regard distrait les lettres déjà lues dès son arrivée et restées ouvertes sur la table. L'une d'elles l'invitait à un bal masqué à l'ambassade d'Italie. En la relisant, il s'aperçut que ce bal avait lieu le même soir.

« Je voulais des distractions, se dit-il. En voilà une. »

Il était résolu à ne pas la laisser s'échapper. Un peu plus tard, il sortait, un masque sur le visage, vêtu d'un domino que son ordonnance était allé quérir chez un costumier du boulevard. Un fiacre l'attendait à sa porte et l'emporta vers l'ambassade d'Italie, située à cette époque au rond-point des Champs-Élysées, à l'entrée de l'avenue Montaigne.

Durant tout cet hiver et conformément au formel désir de Napoléon, il y avait eu dans le monde plusieurs de ces fêtes. L'Empereur aimait à s'y rendre, et, affublé d'un masque, dissimulé sous un domino, à parcourir les groupes, à questionner les uns et les autres, afin de savoir ce qu'on pensait de lui, ou même à nouer quelque intrigue passagère au gré de sa fantaisie. Les hauts dignitaires, les diplomates étrangers s'étaient signalés par leur empressement à obéir à ses volontés. Presque chaque soir, la société se trouvait réunie chez quelqu'un d'entre eux. Ce jour-là, c'était le tour du comte Mareschalchi, ambassadeur de Napoléon roi d'Italie, auprès de Napoléon Empereur des Français. A l'hôtel de l'ambassade, dès dix heures, tout était animation et lumière. Une foule élégante s'y pressait. Le bruit courait, depuis plusieurs jours, que l'Empereur assisterait à ce bal.

Le colonel Destouches, quand il décidait de s'y rendre, ignorait cette circonstance. Mais en descendant de voiture devant l'hôtel, il fut fixé. Sous la voûte circulaient divers individus qu'à leurs allures il reconnut pour des agents de la police. Au moment où il allait gravir l'escalier, une porte s'étant ouverte, il aperçut dans une salle basse une escouade de soldats qui s'y tenaient cachés. Enfin, à l'entrée des salons, deux personnages qui lui étaient inconnus l'invitèrent à se dévisager. Ils avaient ordre de constater l'identité des arrivants. Ces précautions n'étaient prises que lorsque l'Empereur était annoncé.

Malgré les vastes dimensions de l'hôtel, la foule s'entassait si nombreuse qu'elle pouvait à peine avancer. Robert n'avait pas eu le temps de se jeter au plus épais de cette cohue qu'il regrettait déjà d'être venu. Son regret s'accrut encore lorsqu'au bout de quelques instants, il s'aperçut que depuis son arrivée, il piétinait sur place. Alors, désertant le premier étage, où l'on dansait, il monta au second avec l'espoir d'y trouver un moindre encombrement et une atmosphère moins échauffée. Bien lui en prit. Après avoir traversé deux salles où de rares joueurs baillaient autour des tables de reversi, il entra dans une troisième, qu'il trouva vide. Des arbustes en fleurs répandaient leur fraîcheur et leur parfum. Alors, heureux d'être seul, il ôta son masque. Tout au fond de la salle, sous les feuillages des plantes de serre rangées au long des murs, il s'assit, prêt à se cacher la figure si quelqu'un se montrait. De sa place, il entendait au-dessous de lui les accords de l'orchestre, le piétinement des danseurs, la rumeur confuse des voix, et au dehors, le roulement des voitures. Mais il ne voyait personne, comme si nul n'eût osé troubler sa solitude. Il s'y reposait délicieusement.

Soudain, sur le seuil, deux dominos se montrèrent, encapuchonnés et masqués. « Il y a quelqu'un ! dit l'un en reculant.

— Entrons tout de même, » répliqua l'autre.

Avant que Robert eût eu le temps de remettre son masque, il entendit qu'on l'appelait en prononçant son nom. Il s'avança, le visage découvert, vers celui des deux inconnus qui lui avait parlé et demanda : « Que voulez-vous de moi ?

— Je suis Duroc, lui répondit-on. L'Empereur désire se reposer ici. Restez pour m'aider à éloigner les importuns. »

Napoléon et le grand maréchal se démasquèrent devant Destouches, que stupéfiait l'étrangeté du hasard qui le réunissait à ces augustes personnages. L'Empereur travers

rapidement le salon. Il venait d'apercevoir des fauteuils contre le mur du fond, parmi les arbustes. Il s'assit, tournant le dos à l'entrée. Duroc en fit autant, mais en se plaçant, au contraire, de façon à ne pas perdre de vue la porte. Sur un signe de lui, Destouches l'imita. L'Empereur se trouva caché par les feuillages et par les dossiers des fauteuils de ses compagnons, adossés au sien.

Robert retenait son souffle, n'osait faire un mouvement. Tout à coup, Napoléon soupira :

« Nous sommes mieux ici qu'en bas, Duroc. J'ai cru que j'allais mourir de chaleur. Il s'essuyait la tête à l'aide de son mouchoir, et si près de Robert que de sa main gantée il lui effleura la nuque. Bientôt, ce fut à lui qu'il s'adressa : — Vous êtes donc à Paris, colonel Destouches ?

— Depuis ce soir, Sire ; j'ai obtenu une courte permission.

— Où avez-vous laissé votre régiment ?

— A Bayonne, Sire. Quand je l'ai quitté, il se mettait en route pour l'Allemagne, où je dois le retrouver.

— Il a été très éprouvé à Saragosse ?

— Oui, Sire. Tant en blessés qu'en morts, il a perdu la moitié de son effectif. Mais ses vides sont maintenant comblés.

— J'ai su par le maréchal Lannes que vous vous êtes bien conduit durant ce terrible siège, colonel.

— Mes camarades et moi avons fait de notre mieux, Sire.

— Oui, oui, vous êtes de braves gens sur qui on peut compter. Je ne vous oublierai ni les uns ni les autres. Quant à vous, mon cher, vous recueillerez bientôt des témoignages de ma satisfaction et la récompense de vos services.

— Je m'efforcerai de rester digne des bontés de Votre Majesté, » répondit Robert, dont l'émotion brisait la voix.

De nouveau, Napoléon se taisait. Robert commençait à croire qu'il s'était assoupi. Il se trompait. L'Empereur lui dit :

« Destouches, procurez-moi un verre d'eau.

— Je cours le chercher, Sire. »

Il s'élançait en toute hâte, oubliant, dans sa précipitation, de remettre son loup. Il se trouva ainsi à la porte et allait en franchir le seuil lorsqu'un domino qui entraînait la route. A sa taille, à la forme de son déguisement, il devina que c'était une femme. Comme elle s'arrêtait en le regardant, il crut qu'elle voulait l'intriguer. « Pardon, beau masque, fit-il ; ce sera pour une autre fois ; je suis pressé. »

Il cherchait à passer. Mais l'inconnue, poussant un cri de joyeuse surprise, d'une main lui saisissait le bras, arrachait de l'autre son propre loup, qui découvrait en tombant le pur visage d'Angélique de Norolles. En même temps, elle murmurait : « C'est Dieu qui vous envoie à mon secours !

— Vous ! vous ! dit-il affolé, ramené soudain aux heures inoubliables où, pour la première fois, il avait vu Angélique. Mais la réalité le reprit. L'Empereur et Duroc l'écoutaient ; il avait un ordre à exécuter. — Venez, Mademoiselle, » fit-il, essayant d'entraîner la jeune fille.

Loin de le suivre, elle le retint, fermant la porte pour l'empêcher de sortir.

« Il faut que je vous parle, Monsieur. Je suis venue à cette fête pour voir l'Empereur, pour lui parler, le supplier...

— Lui parler ici ! s'écria-t-il. Vous n'y parviendrez pas.

— Que je le rencontre seulement ; il faudra bien qu'il m'écoute.

— Devant tout ce monde ! Y songez-vous ?

— Et que m'importe ? Pour faire arriver jusqu'à lui mes prières, ai-je le choix des moyens ? A trois reprises, j'ai sollicité une audience. On ne m'a pas répondu. Je vois bien qu'il ne veut pas me recevoir. Ici, il sera contraint de m'entendre. »

Robert était au martyre, partagé entre le désir ardent et sincère de venir en aide à Angélique et la crainte d'irriter l'Em-

pereur s'il ne s'opposait pas à ce qu'elle le vit et lui parlât.

« Renoncez à votre projet, Mademoiselle, supplia-t-il. Au nom de l'attachement que j'ai pour vous, je vous demande avec instance d'y renoncer. Demain, j'irai aux Tuileries, et j'obtiendrai une audience, je vous le jure. »

Mais elle s'entêtait dans son idée.

— Non, non, c'est ce soir que je veux voir l'Empereur.

— Que lui voulez-vous donc à l'Empereur ? » dit soudain une voix impérieuse.

Effrayée, Angélique regarda au fond de la salle ; derrière Duroc, qui s'était levé, elle vit surgir du décor de plantes vertes qui cachait le mur un homme en domino qui s'avancait vers elle et dont le regard l'éblouit. A ce regard, à l'accent, au geste, elle le reconnut. S'élançant vers lui, elle tomba à genoux, en criant : « Grâce, grâce, Sire, grâce pour mon père !

— Qui êtes-vous ? Qu'a fait votre père ? demanda l'Empereur.

— Il se nomme le marquis de Norolles. »

L'Empereur se tourna vers Duroc.

« Norolles ! Je connais ce nom. N'est-ce point cet émigré qu'on a pris à Saragosse ?

— Oui, Sire, répondit le grand maréchal. Votre Majesté a signé hier le décret qui le renvoie devant un conseil de guerre.

— Vous entendez, Mademoiselle, reprit l'Empereur. La parole est à la loi.

— Mais, la loi va me ravir mon père !

— Il n'est pas en mon pouvoir d'en arrêter le

cours. Relevez-vous, Mademoiselle ; venez, Duroc. »

Angélique, toujours agenouillée, s'était emparée des mains de Napoléon et, les étreignant avec violence, elle continuait à travers ses larmes :

« Votre Majesté peut tout ce qu'elle veut, Sire. Un mot d'elle, un seul mot, et mon père est sauvé. Sire, ayez pitié de lui ; ayez pitié de moi. Ne me faites pas orpheline. J'avais quatre ans quand je perdis ma mère ; elle périt sur l'échafaud pendant la Terreur. Un de mes frères a été fusillé à Quiberon, l'autre fut tué en Vendée. Je n'ai plus que mon père, ne me le prenez pas, Sire ; laissez-vous toucher par mes pleurs. S'il a offensé Votre Majesté, il s'en repent ; ses angoisses l'ont suffisamment châtié... »

L'Empereur l'interrompit :

« Si respectable que soit votre douleur, Mademoiselle, je ne peux oublier que, dans votre famille, tous les hommes ont été des rebelles et que pour les réduire, eux et leurs pareils, la France a dû sacrifier l'élite de ses soldats et un sang précieux. J'ai couvert les émigrés de mes bienfaits quand ils ont voulu se soumettre. Ceux qui m'ont résisté et se sont armés contre moi ne méritent aucune pitié. Si j'accordais à l'un d'eux le pardon, je serais impuissant envers les autres. Je ne peux faire grâce. »

Et tout en parlant, il tentait de se dégager de l'étreinte désespérée qui arrêtait sa marche. Vivement, Duroc se rapprocha de Robert.

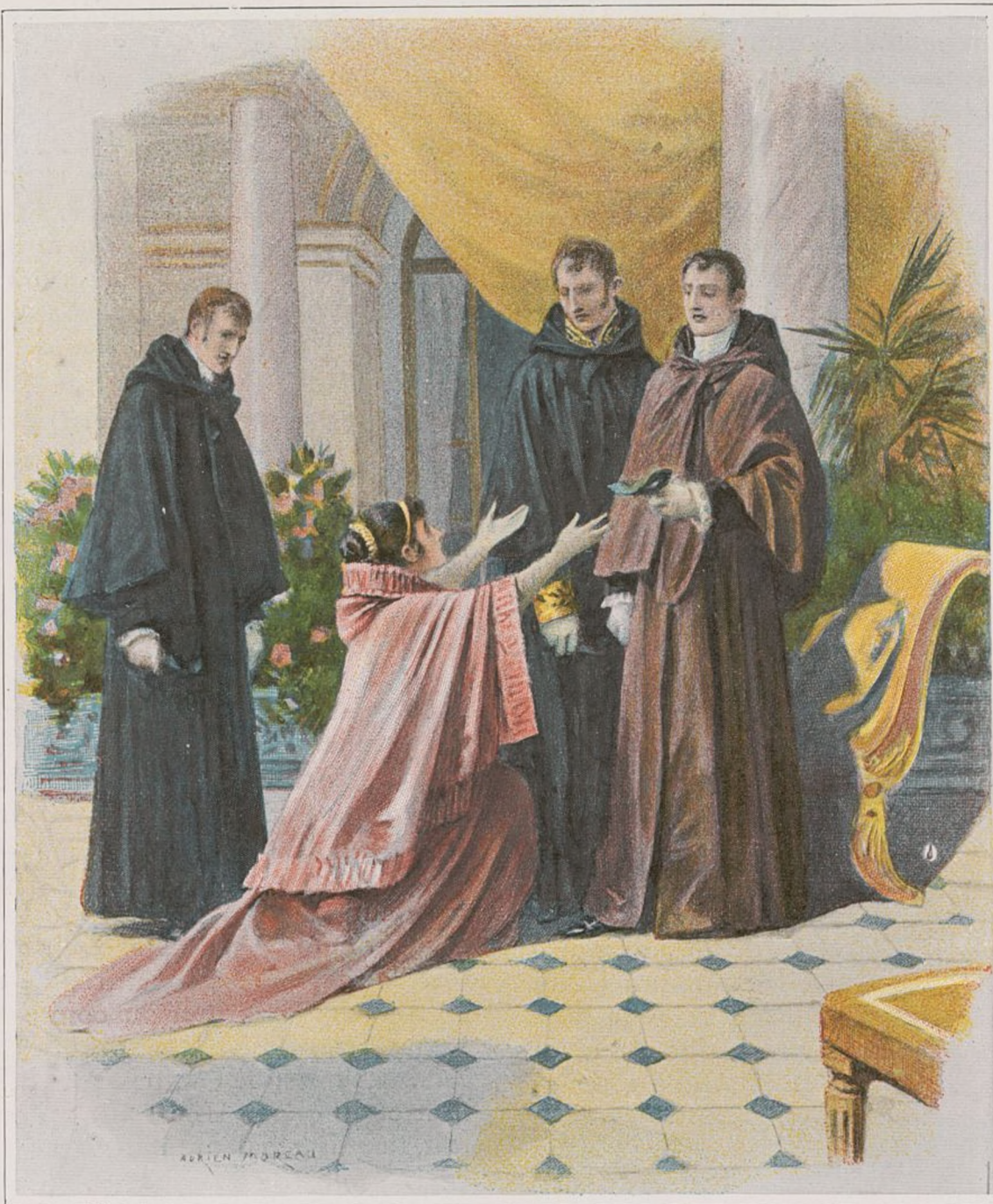
« Cet esclandre a assez duré, colonel, lui dit-il. Retenez cette jeune fille afin que l'Empereur puisse se retirer. »

Robert n'osa se dérober à cet ordre. Le cœur déchiré par la douleur d'Angélique, il alla vers elle, l'obligea à se relever. Elle défaillait et fut tombée à la renverse s'il ne l'eût soutenue entre ses bras pour l'aider à s'asseoir. Elle pleurait et se lamentait, répétant : « Sire, pitié ! Faites grâce ! »

Mais l'Empereur semblait ne pas entendre. Il se dirigeait vers la porte en rajustant son domino. Robert comprit alors que si le tout-puissant monarque ne se laissait pas fléchir en ce moment et s'il partait sans avoir cédé, c'en était fait du marquis de Norolles. En ce suprême péril, il n'écoula que son amour, et se jetant devant Napoléon : « Sire ! s'écria-t-il, Votre Majesté a daigné me dire qu'elle était satisfaite de mes services.

— C'est vrai, répondit l'Empereur surpris.

— Eh bien, Sire, au nom de ces services, attestés par deux



blessures, par deux citations à l'ordre du jour, par la croix que votre Majesté attachait sur ma poitrine au lendemain d'Austerlitz, je vous supplie de faire droit à la requête de Mademoiselle de Norolles.

— Que signifie ce langage ? C'est vous, Monsieur, qui osez m'implorer pour un criminel ?

— Non pour lui, Sire, mais pour sa fille ! Et, enveloppant Angélique d'un regard éperdu, il ajouta : — Elle est ma fiancée. »

Un cri lui répondit. Angélique se soulevait, une protestation dans les yeux. Soudain, son front se pencha et elle retomba assise, comme résignée. Quant à l'Empereur, subitement calmé, il reprit : « Que ne le disiez-vous plus tôt ? C'est par là que vous auriez dû commencer. S'adressant à Angélique, il demanda : — Vous devez donc épouser le colonel, Mademoiselle ?

— Oui, Sire, fit-elle si bas qu'on l'entendit à peine.

— Dans ces conditions, je ne peux refuser d'exaucer votre



désir. Je me charge de votre dot. Je signerai le même jour votre contrat de mariage et la grâce de votre père. »

Il remit son masque, passa devant le colonel qui se courbait, lui pinça l'oreille et sortit suivi de Duroc.

Resté seul avec Angélique, Robert s'attendait à des remerciements. Mais cette attente fut déçue. Mademoiselle de Norolles gardait le silence. Le front dans ses mains, elle pleurait.

« N'avez-vous pas entendu l'Empereur, Mademoiselle ? s'écria Robert. Votre père est sauvé.

— Hélas ! à quel prix !

— Ai-je eu tort de dire à Sa Majesté que vous étiez ma fiancée ? Était-il un autre moyen de la fléchir ? »

Elle se redressa, et d'un accent très doux, elle dit :

« Il n'en était pas d'autre, en effet. Je ne vous reproche pas d'y avoir recouru. Mais je pleure sur ma destinée.

— Vous déplait-il de l'associer à la mienne ? demanda-t-il anxieux.

— Si je vous eusse connu plus tôt, je n'eusse pas conçu d'autre désir que celui de vous consacrer ma vie et de vous exprimer ma reconnaissance en d'incessants témoignages de dévouement et de tendresse.

— Pourquoi me les refuseriez-vous ? Suis-je indigne d'être aimé de vous ? Je vous aime, moi, et je crois avoir mérité votre amour.

— Et c'est bien là ce qui cause mon désespoir.

— Vous en aimez un autre ? interrogea Robert, la pâleur au visage et l'effroi dans les yeux.

— Je l'aimais avant de vous connaître. Il a reçu mes serments. J'ai juré de n'être à personne si je n'étais à lui.

— Oh ! misère ! » soupira Robert.

Accablé par la douleur, il pleurait à son tour. Angélique s'approcha, et lui prenant la main : « Me pardonneriez-vous de vous récompenser si mal du service que je vous dois ? »

Il évita de répondre à cette question. Lui-même en posait une : « Qu'allons-nous faire, maintenant ? »

— La seule chose qu'il nous soit permis de faire. J'ai consenti à vous épouser. Je vous épouserai. Avouer à l'Empereur que nous l'avons trompé serait tout remettre en question.

— Mais, vous serez malheureuse !

— Oh ! moi, qu'importe, si mon père est sauvé et si vous, Monsieur, vous êtes heureux. Je consacrerai tous mes efforts à ce que vous le soyez.

— Mais, l'autre ? fit encore Robert, en qui revenait l'espoir.

— Quand il saura de quel prix j'ai dû payer la grâce de mon père, il se résignera à m'oublier. »

Le colonel Destouches n'eut pas le courage de protester. Son amour le rendait égoïste. Tout en pensant qu'à la place de l'autre, lui, ne se résignerait pas à vivre sans Angélique, il se réjouissait intérieurement d'être contraint d'accepter le sacrifice qu'elle lui faisait des rêves d'avenir à travers lesquels elle avait vu le bonheur.

« Je l'aimerai tant, se disait-il, qu'il faudra bien qu'elle m'aime. »

Le mariage de Mademoiselle de Norolles avec le colonel Robert Destouches eut lieu dans la seconde quinzaine de mars. C'était aller plus vite en besogne que ne le souhaitait Angélique. Mais, sur le Danube, l'ouverture des hostilités entre les Français et les Autrichiens était imminente. A Paris, on s'attendait à voir d'un moment à l'autre Napoléon partir pour le théâtre de la guerre. Robert ne pouvait tarder plus longtemps à rejoindre son régiment. Il importait donc de hâter la célébration du mariage, sous peine de condamner le marquis de Norolles à demeurer captif jusqu'à la fin de la campagne qui allait commencer.

L'Empereur, ainsi qu'il l'avait promis, signa le même jour le contrat de la fille et la grâce du père. A ce dernier furent restitués, par surcroît, ses biens séquestrés pendant la Terreur et restés invendus. Non content de tenir ainsi ses engagements, Napoléon mit dans la corbeille de noces un titre de baron pour le marié et une rente annuelle de douze mille francs réversible, en cas de décès du titulaire, sur la tête de sa veuve ou, à défaut de celle-ci, sur celle de son fils aîné.

Le tout-puissant souverain se plaisait à ces générosités lorsqu'elles avaient pour effet de récompenser les services des officiers dont il appréciait la valeur. Angélique n'ignorait pas qu'à son mari seul revenait le mérite d'avoir obtenu les bienfaits de l'Empereur. Si elle goûtait la douceur d'embrasser son père, s'il recouvrait la fortune dont la Révolution l'avait dépossédée, c'était grâce à Robert. Aussi, au moment où elle s'unissait à celui-ci, restait-elle pénétrée de reconnaissance. Quelle que fût l'ardeur de son amour pour un autre, elle en faisait le sacrifice, confiante dans la miséricorde divine, à qui elle demandait l'oubli du passé et le courage dont elle avait besoin pour

pratiquer sans défaillance les devoirs nouveaux qu'elle acceptait.

Mais, il ne suffit pas de vouloir se sacrifier pour surmonter d'un seul coup la douleur du sacrifice. Quoiqu'elle s'immolât vaillamment, son immolation lui déchirait le cœur. Malgré ses efforts pour ne se point trahir, pour cacher sous un sourire son déchirement et son angoisse, ses regrets éclatèrent dans son accent quand elle prononça le oui solennel qui engageait toute sa vie. En cet instant, sous les voûtes de l'église, dans les accords de l'orgue, Robert la regarda, et bien qu'il se fût flatté jusque-là de l'espoir de conquérir son cœur, il comprit que pour opérer cette conquête et se faire aimer, il lui fallait plus de temps qu'il ne pouvait en consacrer à cette entreprise avant de partir pour l'armée. Dès ce moment, sa résolution fut prise. Au noble héroïsme d'Angélique, il allait répondre en donnant à sa femme, à l'heure même où ils venaient d'être unis et où il avait obtenu le droit de la posséder, la plus décisive preuve d'abnégation et d'amour qu'un homme ardemment épris puisse donner à celle qu'il aime.

Après la cérémonie nuptiale, les deux époux étaient revenus chez Robert. C'est là que, pendant l'absence de son mari et en attendant son retour, Angélique allait vivre. Afin qu'elle n'y fût pas isolée, son père devait s'installer auprès d'elle. Robert l'avait voulu ainsi, après s'être assuré qu'entre toutes les combinaisons d'existence qui s'offraient à la jeune femme nulle autre ne pouvait lui plaire au même degré.

Vers dix heures du soir, ils étaient seuls, sans que, durant la journée qui finissait, l'épouse se fût sentie un seul instant poussée vers l'époux et sans que lui-même eût osé céder à l'élan de son cœur, qui l'entraînait vers elle. Ils causaient ensemble, paisiblement, non comme les amants qui s'adorent, mais comme deux associés. En réalité, chez l'un comme chez l'autre, cette calme attitude n'était que comédie. Elle attestait leur désir commun de se cacher réciproquement l'embarras et le trouble qui s'étaient emparés d'eux au moment où, leurs invités partis, ils avaient compris qu'ils allaient s'appartenir.

Leur solitude — cette solitude si douce à ceux qui se chérissent et qui, lorsqu'ils en goûtent l'ivresse pour la première fois, leur ouvre le paradis — leur pesait, leur était cruelle. En voyant sa femme si belle, Robert s'irritait et se désespérait de manquer de hardiesse, de courage et de volonté pour plaider la cause de son amour. Il s'en voulait de reculer devant l'affirmation de ses droits conjugaux. Angélique, de son côté, se débattait sous un indicible effroi que déchainait en elle la passion qu'elle avait inspirée, cette passion dont l'attitude et le langage de son mari lui révélaient la puissance. A chaque mouvement qu'il faisait pour se rapprocher d'elle, à chacune des paroles où éclatait son désir, elle tremblait, se pliant devant l'inéluctable destin qui s'avancait vers elle, impérieux, inexorable, révoltée en même temps au fur et à mesure que venait l'instant où elle ne pourrait plus s'y dérober, où il faudrait livrer son corps à cet homme qu'elle n'aimait pas, feindre de lui livrer son cœur, le rendre maître de son être entier, déjà promis à un autre.

Depuis quelques instants, ils demeuraient ainsi en face l'un de l'autre, de plus en plus empêtrés dans leur mensonge, s'entretenant des détails de leur vie nouvelle, reculant devant les mots qui brûlaient leurs lèvres, prières d'amour sur celles de Robert, protestations apitoyées sur celles d'Angélique. A quelques pas d'eux, au fond de la chambre, éclatait la blancheur des dentelles

dont le lit nuptial était paré. Ce lit leur apparaissait, à lui comme un nid d'innies délices, à elle comme un enfer. Elle avait quitté sa toilette de mariée. Sous sa robe ample, serrée sous les seins par un ruban, palpitait son corps aux formes délicates et pures. Elle semblait ainsi toute prête à se donner...

Soudain, Robert se leva comme pour mettre fin à cette situation torturante. Angélique crut que l'heure fatale avait sonné où elle allait subir la loi du maître. Elle demeura ainsi immobile, souhaitant une mort passagère qui, durant ce supplice, la rendrait insensible, l'empêcherait de voir et d'entendre. Il lui semblait que déjà ses vêtements, arrachés par des mains impatientes, tombaient autour d'elle, que des bras vigoureux l'enlevaient, qu'elle ne s'appartenait plus. Instinctivement, elle ferma les yeux. Mais, de ce qu'elle redoutait, rien n'arriva. Ce fut, au contraire, tout autre chose. Une voix tremblante lui disait :

« Adieu, Angélique; embrassez-moi, je pars. »

Ses yeux se rouvrirent; elle se redressa comme délivrée, et stupéfaite, elle s'écria : « Vous partez. Robert ? »

— N'est-ce point là ce que vous voulez ? demanda-t-il tristement. Elle ne protestait pas; il reprit : — J'ai reçu l'ordre de me rendre à l'armée. J'avais d'abord résolu de ne partir que demain, après vous avoir dit, en vous berçant dans mes bras, combien est ardent mon amour. Puis, quand j'ai eu saisi dans vos regards la preuve de l'horreur que vous inspire ma tendresse, je me suis résigné à partir ce soir. Peut-être, quand je serai loin, me jugerez-vous mieux, et serai-je payé à mon retour du renoncement que je m'impose aujourd'hui. Je pars désespéré. Mais, je ne veux vous tenir que de vous-même. »

Elle l'écoutait, baissant la tête, comme pour lui cacher la joie délirante qui gonflait son cœur et brillait dans ses yeux. Puis, comme il fallait répondre, elle dit :

« Je crois que cela vaut mieux. »

Il allait se récrier. Son sacrifice ne méritait-il pas mieux que ces dures paroles ? Il se contenta cependant, et bien qu'il eût la mort dans le cœur, il eut assez de force sur lui-même pour se borner à répéter : « Adieu, Angélique ! »

Ils s'embrassèrent, et ce fut tout. Cinq minutes plus tard, il était parti. Alors, en mesurant l'héroïsme dont il venait de faire preuve, la jeune femme s'attendrit. Sa cruauté éveillait en elle un remords. Elle s'élança pour le rappeler. S'il fût revenu à ce moment, elle serait tombée dans ses bras et peut-être l'admiration que lui inspirait le sacrifice de Robert, eût-elle donné à celui-ci l'illusion de l'amour en attendant l'amour lui-même. Mais, c'était trop tard. Le roulement d'une voiture ébranlait le pavé de la rue. Angélique en entendit le bruit. Un sinistre pressentiment s'empara d'elle. Elle tomba à genoux en murmurant :

« Faites qu'il revienne, ô mon Dieu ! »

Elle ne devait pas le revoir.

Le colonel Destouches fut tué à la bataille de Wagram au moment où, à la tête de son régiment, il montait à l'assaut d'une colline que couronnait une batterie ennemie. Quand on releva son cadavre, sa main étreignait encore sa poitrine à la place où une balle l'avait frappé. En entrant dans sa chair, elle avait percé une lettre d'Angélique, arrivée le matin de ce jour, et qui ne contenait que ces mots : « Ne meurs pas, je t'aime ! »

ERNEST DAUDET.

(Illustrations d'Adrien Moreau.)

(Reproduction et traduction interdites.)





CHANSON en l'honneur de la Femme
FIN

PAROLES ET MUSIQUE de XAVIER PRIVAS

Andantino

CHANT

PIANO

mf

Ho -

- là! femme ex-quise et gra - ci - le, Qui pro-mè - nes sur le co -

- teau Ton é - lé-gan - ce ju - vé - ni - le En - serrée en un vert ré -

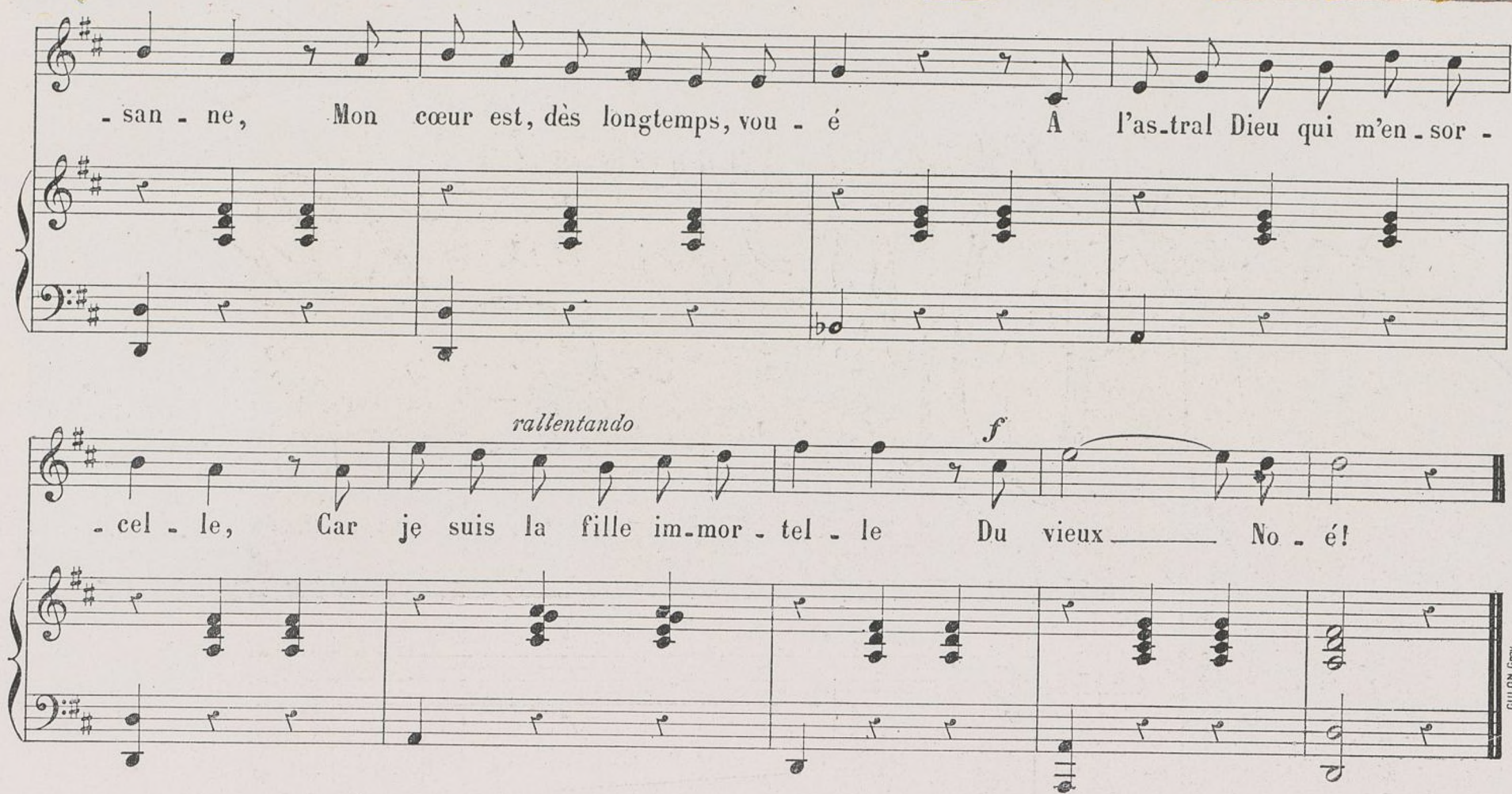
rallentando

- seau, Es - tu vierge ou bien courti - sa - ne Et quel galant te fait la

accelerando

cour? - J'ai le so - leil pour trouba - dour Et ne suis qu'une pa - y -

dolce



1^{er} COUPLET

Holà ! femme exquise et gracile
Qui promènes sur le coteau
Ton élégance juvénile
Ensermée en un vert réseau,
Es-tu vierge ou bien courtisane
Et quel galant te fait la cour ?
— J'ai le soleil pour troubadour
Et ne suis qu'une paysanne;
Mon cœur est, dès longtemps, voué
À l'as-tral Dieu qui m'ensorcelle,
Car je suis la fille immortelle
Du vieux Noé !

2^e COUPLET

Holà ! jouvencelet superbe
Dont sont faits de ceps les pipeaux
Et qui vas épandant la gerbe
De tes lieds clairs emmy les hauts
Pics des gaietés surnaturelles,
Es-tu menestrel ou pastour ?
— Je suis ménétrier d'amour
Et je fais valser les cervelles;
De tenir les cœurs en éveil
Par mes chansons, j'ai la consigne ;
Je suis le Vin, fils de la Vigne
Et du Soleil !

3^e COUPLET

Holà ! damoiselle au doux rire
Ayant des pampres pour cheveux
Et recelant toute la lyre
Des Voluptés au fond des yeux,
Es-tu gnomide, femme ou fée ?
Es-tu mortelle ou Dêité ?
— Je suis le Rythme de Beauté
Et je sais mieux chanter qu'Orphée !
C'est au ciel du Bonheur humain
Qu'étoile d'amour, je flamboie,
Car je suis l'enivrante Joie
Fille du Vin.

XAVIER PRIVAS.





Les Vendanges à Saint-Emilion

Par Edouard Tropolong

PARLER des vins de Bordeaux, c'est faire leur éloge; mais le gros public, s'il connaît le « genre », est à peu près ignorant sur les « espèces » de ce vin remarquable.

Il convient donc de lui apprendre que les grands bordeaux se divisent en quatre catégories, dont trois sur la rive gauche de la Garonne ou de la Gironde, qui lui fait suite, et une sur la rive droite de la Dordogne.

En descendant la Garonne, on rencontre vers Langon, d'abord les fameux vins blancs de Sauterne, dont Château-Yquem et La Tour-Blanche sont la plus haute expression.

Puis viennent, en amont de Bordeaux, les vins rouges de Grave, avec leur cru hors concours de Haut-Brion.

En aval de Bordeaux, à l'endroit où la Garonne se marie à la Dordogne, prend le nom de Gironde, se trouve le Médoc, avec ses vins renommés de Château-Margaux, Château-Lafite, Mouton-Rothschild, Château-Léoville et cent autres seigneurs de moindre importance, mais tous excellents.

Maintenant, quittons la Garonne et remontons sa sœur, la

Dordogne. Nous arrivons à Libourne, ville riche et coquette. Nous débarquons sur la rive droite, et quittant le fil de l'eau, nous nous dirigeons vers une série de coteaux d'une altitude moyenne de cent mètres qui apparaissent à une distance de huit kilomètres. Nous gravissons la première croupe et nous foulons le sol qui produit les grands vins de Saint-Emilion.

Sta viator; heroëm calcas!

C'est de ce charmant pays, plein de souvenirs historiques, de ruines ensoleillées et de celliers débordants, que nous allons parler.

Point banale du tout, l'histoire de cette petite ville de Saint-Emilion, qui contient un millier d'habitants et qui au moyen âge, en comptait jusqu'à neuf mille!!

Ce sont les soldats de l'empereur Probus qui ont commencé à défricher ses forêts et à y planter la vigne. Les fruits de cet arbuste de haut goût profitèrent si bien qu'un siècle plus tard (IV^e siècle), le grand poète bordelais Ausone, précepteur de l'empereur Gratien, y possédait un vignoble considérable qui porte encore son nom, et qui faisait, disent les poésies du maître, l'admiration de César et de ses convives à Rome.

Au V^e siècle, la civilisation disparaît, à la suite de l'invasion des Vandales et des Visigoths. Aujourd'hui encore, on retrouve, dans des cachettes souterraines, des statues, des monnaies de l'époque gallo-romaine. Puis une nuit épaisse, un mystère impénétrable enveloppent l'histoire de la contrée pendant une période de trois cent soixante ans. En 732, une trace sanglante apparaît dans les vieux parchemins. C'est l'invasion des Sarrasins; ils mettent à feu le monastère de Sainte-Marie de Fusiniac, qui s'élevait sur l'emplacement de la future ville de Saint-Emilion.

C'est aux alentours de cette époque qu'arriva de Vannes à Sainte-Marie un saint homme de moine qui s'appelait Emilian ou Emilion. Dans son zèle pour la vie contemplative, il chercha une retraite dans les entrailles d'une colline, à vingt pieds environ au-dessous du sol dont on a fait la place publique de la ville qui porte aujourd'hui son nom. Il y vécut et y mourut.

Ses disciples étaient nombreux, et autour du monastère qu'ils bâtirent se fonda la ville de Saint-Emilion. Sous le règne de Charlemagne et de ses successeurs, ils creusèrent dans le roc la magnifique église monolithe qui fait l'orgueil de la cité.

Ce vaste parallélogramme, long de trente-huit mètres, large



de vingt mètres, haut de vingt mètres, discrètement éclairé par de rares fenêtres, est creusé dans le rocher et on peut dire à la lettre qu'il n'est construit que d'une seule pierre.

Dans les siècles suivants, les battements du cœur de Saint-Emilion ne se font sentir qu'à de rares intervalles; généralement on y voit couler le sang et on entend le cliquetis des armes. Vers 840, la ville est prise par les Normands; puis vers le XII^e siècle, elle est obligée de s'entourer de murailles et de fortifications pour lutter contre les seigneurs du voisinage; plus tard, arrive la guerre de Cent ans: Saint-Emilion est pris et repris tour à tour par les Français et les Anglais. Au XVI^e siècle, ce n'est plus l'étranger qu'il faut chasser: c'est la guerre fratricide entre catholiques et huguenots; ce sont des sièges nombreux, avec des entrées par surprise ou de vive force, c'est le sac de la ville maintes fois répété, c'est le bourgeois mis à mort ou torturé; ce sont les femmes violées; ce sont les richesses de l'habitant emportées; c'est la rançon exigée: l'abomination de la désolation.

Il appartenait au roi Louis XIII de faire définitivement cesser toutes ces misères. En 1621, il vint à Saint-Emilion, y fit une entrée solennelle. Les jurats lui offrirent le vin d'honneur à l'entrée de la porte Bourgeoise. Le roi prit la coupe, et l'approchant de ses lèvres, prononça ces mots: « Je te salue, ô roi des vins! » puis il but.

A partir de cette époque, Saint-Emilion n'est plus qu'une petite ville de province. Elle est heureuse: elle n'a plus d'histoire.

Un instant, de 1789 à 1794, les idées révolutionnaires font irruption dans la cité. Les conséquences de ce mouvement se font vite sentir: la terreur s'établit dans Saint-Emilion; de bons citoyens sont décrétés d'accusation et sont transférés dans les prisons de Bordeaux; quelques membres de la Convention, les girondins Guadet, Salles, Barbaroux, Pétion, Valady, etc., sont traqués, poursuivis d'asile en asile jusque dans les grottes de Saint-Emilion et dans les forêts de Castillon. Finalement, les uns se suicident, les autres sont dévorés par les loups; le plus grand nombre est arrêté et guillotiné par le tribunal révolutionnaire de Bordeaux. Ainsi se termina la dernière convulsion politique de Saint-Emilion.

A l'heure actuelle, Saint-Emilion lézarde nonchalamment sous les rayons du soleil, comme un convalescent après de longues maladies. Son enceinte démantelée, mais partout visible, lui fait une ceinture de pierres moussues; de vieux arbres ont pris racine dans ses cloîtres éventrés par les balistes et les canons; les maisons en ruines n'ont pas été relevées, et la vigne pousse entre les pierres; la nef de sa basilique verdit sous la morsure de l'humidité. Seul le clocher, impassible sur sa base de pierre, semble contempler la ville qu'il a vu, depuis neuf siècles, créer, prospérer et déchoir.

Aux alentours, que de vignes! Aussi loin que le regard peut porter, on ne voit que la feuille si chère aux statues pudibondes; on n'entend d'autre bruit que celui du tonnelier, qui façonne d'innombrables tonneaux. Autrefois, les moines possédaient ces grandes

étendues de terrains et les mettaient en valeur; aujourd'hui, la propriété est morcelée dans des proportions presque infinitésimales, et il est peu de paysans qui, tout en cultivant le domaine d'un « bourgeois », ne labourent également avec joie et orgueil le lopin de vigne que leurs ancêtres ont acheté, il y a cent ans, à la vente des biens nationaux.

Il n'est pas de pays où l'on cultive mieux la vigne qu'à Saint-Emilion. Les procédés y sont peut-être un peu vieillots; les machines agricoles n'y sont pas encore à la mode, c'est vrai. Nos viticulteurs

estiment que la machine est aveugle et brutale, tandis que le bras est perspicace et intelligent. Et ils ne s'en rapportent qu'à la main de l'homme pour créer ce vin généreux, chaud, corsé, d'une belle couleur, trait d'union entre les capiteux bourgognes et les médocs au cœur léger.

Au mois de janvier, la vigne possède encore intacts ses rameaux de l'année précédente chargés de feuilles desséchées par les gelées hivernales. C'est à ce moment que commence la taille des sarments inutiles. Selon la force et la grosseur du cep de vigne, on lui laisse une, deux ou trois branches, avec un nombre d'yeux qui n'excède pas huit; de chacun de ces yeux jaillira la frondaison, garnie de fruits, de l'année nouvelle.

A peine ce travail est-il terminé, que février arrive; bien vite il faut planter les échelas et attacher ou *lier* à leurs flancs les rameaux que le sécateur de janvier a épargnés et qui constituent la timide et frêle espérance de la récolte à venir.

Mars et avril surviennent et se succèdent, apportant à la terre les principes

germinateurs du Dieu-Soleil. En avant les bœufs! La charue entr'ouvre la terre et fait pénétrer la chaleur, l'oxygène et la vie dans les couches inférieures du sol. Entre temps, les femmes *épamprant* la vigne, c'est-à-dire lui enlèvent les branches et les feuilles inutiles. Les *mannes*, semblables à un dé de lichen, commencent à apparaître, et si les gelées de la lune rousse ne viennent pas les griller, elles se transformeront en succulents raisins.

En mai et juin, on procède au deuxième labour. Comme dit le fusilier Dumanet, il est exactement semblable au premier, seulement, c'est le contraire. En effet,

le labour d'avril avait pour effet de déchausser le pied de la vigne et d'y condenser les effluves du soleil; par contre, le second labour accumule l'humus autour du cep pour le protéger contre les ardeurs de l'été.

En juillet, troisième labour, mais moins profond que ses devanciers. Il faut donner de l'air à Madame la Terre, qui étouffe sous l'influence de la chaleur; on se contente de dégraffer quel-



que peu son corsage et on attend que les orages lui secouent un peu d'eau sur sa chair de belle inanimée.

En août et septembre, il est temps de songer à la toilette d'hiver, et on procède au quatrième et dernier labour. Chaque cep aura, à partir de ce moment, sa chaude et bonne chaussette de terre; le sillon sera artistement icutré, afin de rejeter les pluies dans la rigole. Pendant tous ces mois d'été, on a soigneusement épampré et écimé les vignes folles, on a pris soin de lier solidement les rameaux exubérants, on a soufflé du soufre en pous-

sière sur les verjus que guette l'oidium, on a vaporisé un mélange de sulfate de cuivre et de lait de chaux sur les feuilles pour les préserver de la morsure du mildew. Bref, on est prêt pour le grand jour où commenceront les vendanges.

L'ouverture des vendanges est rarement antérieure au 15 septembre ou postérieure au 10 octobre.

Dès que le viticulteur voit approcher la maturité des raisins,



il se hâte de mobiliser son armée de vendangeurs. Il en a de deux catégories. Ce sont d'abord les gens du pays, les voisins, hommes et femmes, et puis ce sont des mercenaires que l'on va chercher au loin. Les faubourgs de Bordeaux et leur population grouillante alimentent de vendangeurs tout le Médoc. Saint-Emilion se recrute plus particulièrement parmi les paysans de la Dordogne, braves et honnêtes gens qui sont heureux de venir manger le fricot et boire le bon vin des Girondins.

La petite armée qui, pour les crus d'une certaine importance, n'est pas inférieure à une centaine de combattants, est armée : les femmes, de ciseaux et de paniers de bois; les hommes, d'une comporte en bois à anses oreillères, traversées par un fléau qui repose sur l'épaule de deux travailleurs. Voilà les fantassins.

Quant à l'arme du train, elle est représentée par plusieurs charrettes que traînent ici des bœufs, ailleurs des chevaux.

Il n'y a pas de cavalerie ni d'artillerie.

Mais il y a une réserve, et ce n'est pas, je vous le jure, la Vieille Garde ! Lorsque le raisin est abondant et que la vendange presse, les demoiselles et les jeunes femmes du château ne dédaignent pas de prendre rang dans la troupe vendangeante. Munies de ciseaux, elles coupent bravement, comme les Parques, le fil de la vie... des raisins. Mais là s'arrête la ressemblance, car, à l'opposé des vieilles donzelles de la mythologie, elles sont accortes, aimables et rieuses, et caquètent à qui mieux mieux avec les paysans, leurs camarades de labeur.

C'est presque un sport pour cette élégante jeunesse que de revêtir une robe courte en fine bure, chausser de mignons sabots en bois ajouré, se coiffer, à la bordelaise, d'un madras aux couleurs éclatantes et, au milieu de cette paysannerie, garder soigneusement les gants qui préserveront de gentilles menottes contre le hâle du soleil.

Ainsi équipé, on se rend processionnellement aux champs, sous les ordres du régisseur de la propriété. Chaque coupeur prend possession d'un cordon de vigne, et le travail commence. Le raisin, détaché délicatement à coups de ciseaux, tombe dans le panier, qui rapidement s'emplit; des jeunes gens, qu'on appelle en patois *bouy-te-paney*s — vide-paniers — circulent dans les rangs, s'emparent des récipients pleins, les remplacent par un panier vide et vont verser leur provende dans les comportes, qui s'engraissent peu à peu de ces nombreux apports.

Une fois pleine, la comporte est enlevée sur deux robustes épaules et vient se placer sur la charrette.

Bientôt l'attelage a sa charge raisonnable. Alors il s'ébranle lentement, et, à l'appel du bouvier, il prend le chemin du cuvier.

Pendant ce temps, l'air retentit du chant des vigneron, du bavardage des femmes, des ordres du régisseur et du mugissement des bœufs.

Quelquefois, une jeune fille pousse un cri qui résume tout à la fois la peur et le plaisir. C'est un gars effronté et amoureux qui est venu sournoisement lui barbouiller de lie le visage.

A Saint-Emilion, où l'on a conservé pieusement les habitudes et les traditions du *bonhomme Jadis*, la vendange se transporte fréquemment de la vigne au cuvier sur la tête des hommes. Ces travailleurs, que nous représentons à la première page de cet article, prennent le nom de porte-bastes. Une douzaine de bastes environ produit une barrique de vin. On peut facilement apprécier, par cette statistique, combien est pénible le labeur de ces journaliers; dans les grands domaines, on a dû l'abandonner et charger les bœufs de préférence aux hommes.

D'une façon ou de l'autre, les raisins sont apportés au cuvier et versés dans le pressoir. Là, ils subissent l'opération essentielle du *dérâpage*, c'est la séparation des grains et de leur tige ou *rape*. Cette ossature, comme la *réjouissance* du boucher, est inutile; elle rend le vin dur.

Ames sensibles, cœurs délicats qui aimez la poésie, voilez-vous la face, car la trituration de ces énormes quantités de raisins s'opère de la façon la plus prosaïque et la moins ragoutante. Elle se fait tout simplement avec les pieds! oui, avec les pieds de braves paysans qui n'ont, vous pouvez m'en croire, ni votre tub, Monsieur, ni votre baignoire, Madame, pour rafraîchir et nettoyer leur corps après une chaude journée de travail! Mais, rassurez-vous, belle lectrice, la fermentation de la cuve épure toutes choses; ainsi fait le feu.

Donc, les pieds de quelques hommes vigoureux foulent les grappes; sous cette pression, les grains se séparent de la rape. Celle-ci est jetée aux poules et aux dindons, qui en sont friands. Quant à la pulpe et au moût, ils sont transportés dans la cuve, énorme tonneau mesurant de soixante à cent hectolitres de liquide.

Lorsque la cuve est pleine, on en ferme l'orifice supérieur à l'aide d'une trappe solidement amarrée. La marmite est prête; la fermentation peut arriver.

Et pendant que les premiers bouillonnements commencent à bruir des flancs de la gigantesque tonne, les vendangeurs continuent le travail de la vigne et apprennent le repas gargantuesque d'une deuxième cuve.

Ce soir, ils reposeront, non dans des lits, mais sur des monceaux de paille. Ils s'y enfonceront avec volupté et rêveront de la soupe bien épaisse, du bouilli grassouillet et du *rata* aux

pommes de terre qu'ils ont mangé à dîner et à souper, menu appétissant qui va recommencer pendant une quinzaine de jours.

Une cérémonie touchante termine la cueillette du raisin. Les vendangeurs, les fouteurs, les bouviers, avec armes et bagage, précédés d'un violon et d'un cornet à piston, font rage, se massent devant la porte du château. Le propriétaire est là, et les reçoit. L'orateur de la troupe s'avance, un bouquet d'une main, un discours écrit de l'autre, et résume en un procès-verbal véridique les travaux de l'année et le résultat des opérations qui viennent de prendre fin. La Providence y est toujours invoquée ou remerciée. Le propriétaire reçoit le bouquet et répond en quelques mots émus. Il est toujours applaudi, parce que non seulement il donne de bonnes paroles, mais encore une quantité appréciable d'écus de cent sous.

Après quoi, tout le monde va manger des gigots, boire du vin *supérieur* et danser jusqu'à minuit. L'ensemble de cette fête champêtre s'appelle la *Gerbebeaude*.

* * *

Les vendanges terminées, il faut songer aux écoulements. Chaque jour, le régisseur vient ausculter les cuves et s'assurer si leurs glou-glou ont cessé et si la période active de fermentation est terminée. C'est généralement au bout de huit jours que ces symptômes disparaissent; mais il est bon d'attendre encore trois ou quatre jours pour permettre au vin de se refroidir et de déposer la lie qu'il tient en suspension.

Pendant ce temps, on prépare le chai, on perce les barriques, et on les aligne en bataillons serrés sur des madriers. Tout le monde sait que le fût bordelais contient deux cent vingt-cinq litres.

Il ne reste plus qu'à ouvrir le ventre de la cuve. A grands coups de maillet la bonde saute et est remplacée par un solide robinet en cuivre. Un vin d'un rouge rubis, surmonté d'une écume d'un rose plus tendre, s'en échappe; on en remplit des comportes, qui sont portées aux barriques et s'entonnent peu à peu dans leurs flancs.

Ce serait ennuyer le lecteur que de pousser plus loin l'énumération des soins à donner au vin nouveau. Il faudrait parler de *l'égalisation*, qui consiste à mélanger entre eux les vins de chaque cuve et à répartir ce mélange dans chaque barrique, afin d'en faire un tout homogène.

Il serait également nécessaire d'indiquer ce qu'est le *débouillage*, c'est-à-dire l'extraction de la lie; et puis il faudrait faire mention des *tirages au fin*, qui se font trois ou quatre fois dans la première année; de *l'ouillage*, qui a pour but de remplacer dans chaque barrique la déperdition qu'entraîne l'aspiration de l'air, etc., etc... Toute cette technologie est inutile au buveur, mais elle est indispensable au viticulteur Saint-Emilionnais, qui doit présenter au courtier en vins des produits irréprochables.

Car « la crainte du courtier est le commencement de la sagesse ». Si cet archange, envoyé par le Dieu du Commerce pour établir une séparation entre les bons et les mauvais viticulteurs, n'est pas satisfait des qualités de votre vin, votre récolte moisira pendant des années dans votre chai. Finalement, vous le vendrez à vil prix... pour vous en débarrasser. Il n'est pas un propriétaire qui n'ait un tic-tac au cœur lorsqu'on lui annonce

que Monsieur le courtier demande à visiter le chai et à emporter un échantillon de vin.

Il faut reconnaître d'ailleurs que ces messieurs ont une dextérité de palais vraiment incroyable! Ils prennent un doigt de vin dans un verre, en regardent la robe, en roulent une gorgée dans la bouche, font claquer la langue et vous déduisent *ex-professo* les qualités et les défauts de votre récolte; puis ils vont chez dix ou douze propriétaires voisins, recommencent la même opération, et prononcent leur sentence avec une égale sûreté de goût et de jugement.

A ce sujet, Bertall raconte une histoire amusante qui, paraît-il, est authentique, et dont voici le résumé:

Deux courtiers se rencontrent dans un chai et goûtent à la même barrique.

« Mauvais vin! dit le premier; je lui trouve un goût de fer.

— Mauvais vin! dit le second; j'y distingue un goût de cuir.

— De fer, vous dis-je.

— De cuir, ignorant!

Puis ils s'en vont.

A quelque temps de là, on soutire la barrique et l'on y trouve une clef à laquelle pendait une étiquette de cuir.

Les deux courtiers avaient eu raison l'un et l'autre.

Quant aux négociants de Bordeaux et de Libourne, ils sont peut-être moins connaisseurs en vins jeunes, mais ils possèdent admirablement le goût spécial à chaque cru célèbre et à chaque année recommandée.

(*Nota bene.* — On est prié de ne pas appeler ces fastueux millionnaires « marchands de vin », comme la déplorable habitude s'en est prise à Paris. Leur éducation, leur habitude du monde, leur richesse et leur honnêteté les différencient du mastroquet comme le ciron de l'éléphant.)

Rien au monde n'est amusant et coloré comme une conversation entre négociants et courtiers en vins! On paierait volontiers sa place pour assister à l'un de ces diners pantagruéliques où les mets les plus raffinés et les plus épicés servent de prétexte à boire de véritables cargaisons de vin. L'amphitruon d'un repas honnête et modéré doit établir sa carte à raison d'une bouteille par convive. Tant mieux s'il y a beaucoup de dames, elles boiront moins que la moyenne, mais les hommes rattraperont la mesure. C'est dans ces agapes fastueuses que l'on entend les exclamations métaphoriques qui suivent:

« Goûtez donc ce Sauterne. Il a de la moelle jusque par-dessus le verre!

— C'est vrai. Mais je lui préfère ce Grave. Quelle graisse! quelle chair!

— Qu'est-ce que vous dites de ce Saint-Emilion? Remarquez-vous comme il est étoffé? Je ne connais pas de vin dont la robe soit si épaisse!!

— Pardon, messieurs; examinez avec moi l'allure correcte de ce Médoc. Quel vin chic! quel vin gentilhomme!! Si votre Saint-Emilion a de la robe, mon Médoc a... de la redingote!!!

Il y a bien des immensités dans le monde: par exemple, l'Océan, la bêtise humaine, la rengaine des *z'homards*. Notre faconde imagée, à nous autres Gascons, fait partie de la collection. Je ne l'invente pas; je me contente de la noter au passage.

EDOUARD TROPLONG.



D. MAILLART



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

LA BECQUÉE



LES PRISONNIERS DE GUERRE

PAR A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE

La nature des soldats français les porte généralement à réagir contre les tendances à la prostration et à l'inaction engendrées par la captivité, mais le devoir de leurs chefs est de la seconder par une constante sollicitude. Ceux que la capitulation de Baylen fit déporter sur les rochers de Cabrera avec leurs soldats, se sont montrés plus soucieux de cette obligation que des souffrances physiques qu'ils partageaient avec eux. En 1870, les officiers se sont inspirés de ces grands exemples pour combattre la terrible maladie de la nostalgie, qui n'a pas tardé à décimer les prisonniers de guerre. A Ingolstadt, nos soldats très abattus par la douleur, refusaient de sortir des casemates pour prendre l'air en se promenant sur le vaste terre-plein de la tête de pont qui leur servait de prison. Cependant ils pouvaient y circuler librement, sous la surveillance de postes nombreux et la menace de pièces d'artillerie toujours prêtes à le balayer de leurs feux. Ils jouissaient donc d'une liberté relative, étaient à peu près nourris et abrités, ce qui eût constitué un Paradis terrestre pour nos pères, les captifs de Cabrera et des pontons de Cadix.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails de notre internement à Ingolstadt, dont j'ai publié mes impressions chez Firmin-Didot, en 1890 (1); cependant, mes souvenirs des prisonniers dont je veux parler me reportent dans cette forteresse de Bavière où les hasards de la guerre avaient réuni, dès les premiers jours, quelques débris du corps de Mac-Mahon. Cette armée, comprenant des troupes d'Afrique et quelques régiments d'avant-garde échelonnés dans les garnisons de la frontière, avait laissé entre les mains des Bavares des zouaves, des turcos, des chasseurs à pied et des soldats de toutes armes, comme un spécimen des héros du second Empire.

Pendant nos tristes journées de captivité, nous allions souvent au milieu de nos chers soldats évoquer le passé, qui nous apportait quelques pensées consolantes. L'aspect de ces uniformes, que nous avions vus sur tous les champs de bataille, nous rappelait nos victoires, et nous pouvions oublier pendant quelques instants notre infortune en repoussant la réalité comme un mauvais rêve. Nous pensions que les lourds factionnaires bavares devaient être bien étonnés d'avoir ici les descendants des vainqueurs légendaires d'Austerlitz et de Wagram, de ces

Français dont la Bavière a payé par la trahison la glorieuse et lucrative alliance; ils savent certainement comment l'armée de Napoléon en a châtié leurs pères dans les plaines de Hanau.

D'autres, dont les notions d'histoire s'arrêtent aux événements contemporains, ne peuvent en croire leurs yeux en voyant parmi ces victimes les héros d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique, dont quelques-uns portent encore sur leurs vêtements, maculés de sang et de poudre, les médailles commémoratives de leurs victoires.

Les Bavares, qui ont servi dans notre légion étrangère, ont répandu dans leur pays les récits de nos gloires, dont ils revendiquent orgueilleusement leur part, et connaissent depuis longtemps, par la renommée, les numéros des régiments dont leurs fils ont recueilli quelques épaves.

Les officiers qui ont accompli un douloureux devoir en conseillant aux vaincus de Wissembourg, de Wœrth et de Forbach de travailler aux fortifications des Bavares, peuvent seuls en mesurer l'amertume; ils ont compris que leurs répugnances personnelles devaient être écartées par la nécessité de combattre l'oisiveté et la nostalgie qui décimaient déjà les malheureux prisonniers de guerre. Cependant, ceux qui acceptèrent ce dérivatif furent en minorité, et toute instance étant impossible en pareil cas, il fallut songer aux distractions pouvant attirer sur le préau ces jeunes gens confinés dans des casemates insalubres. Les comités de secours organisés en France nous vinrent en aide en nous permettant de distribuer des jeux de quilles, de loto, de boules et autres, qui furent immédiatement installés en plein air, avec l'autorisation du gouverneur. La vaste pelouse de la tête de pont devint bientôt le rendez-vous de nos soldats et ne tarda pas à nous donner l'illusion d'un camp français.

Dans un groupe de joueurs de quilles, je distingue un soldat du 74^e de ligne, notre régiment, auquel est échu l'honneur de soutenir le premier choc, à Wissembourg; il appartient au bataillon qui, abandonné dans la ville, l'a défendue pendant une journée contre un corps bavarois appuyé par quatre bataillons prussiens. Il serait bien étonné, comme nous l'avons été nous-mêmes, de lire dans les journaux allemands « que la garnison de Wissembourg était composée de trois régiments que soutenaient plusieurs canons servis par des artilleurs de la garde nationale ».

Le numéro de ce régiment est inscrit avec honneur dans

VII 54

(1) *De Wissembourg à Ingolstadt.*

les annales du siège de Sébastopol et de la guerre d'Italie, en 1859.

Tandis que mes yeux suivent les évolutions d'un soldat du 1^{er} zouaves, je pense au rôle magnifique de ce régiment si éprouvé pendant la nuit inoubliable de Melegnano. Les débris du 1^{er} zouaves disparurent à Solférino, sur les pentes abruptes du mamelon des Cypres; ce qui restait des cadres alla rejoindre à Milan les blessés de Melegnano, qui devaient servir avec eux de noyau à cette introuvable Légion lombarde sollicitée par un éloquent appel de l'Empereur au patriotisme des Italiens.

Les zouaves me remémorent toutes les victoires du second Empire: l'Alma, où Saint-Arnaud leur attribua le glorieux titre de *premiers soldats du monde*; Inkermann, où ils secoururent avec leur irrésistible entrain l'armée anglaise, épuisée par une résistance opiniâtre et menacée d'être enveloppée. Ils sont entrés les premiers dans Malakoff, avec Mac-Mahon, et on les comptait encore à la fin de la lutte parmi les défenseurs de la gorge où les Russes multipliaient des assauts héroïques pour reprendre le seul bastion resté en notre pouvoir.

C'est avec le 2^e zouaves qu'Espinasse est tombé, l'épée à la main, dans une rue de Magenta, pendant que ses soldats enlevaient un drapeau au 9^e régiment autrichien.

Le 3^e zouaves a donné, à Palestro, une leçon d'escrime à la baïonnette aux soldats de Victor-Emmanuel, qui avait sollicité l'honneur de les compter dans son armée et accepta celui d'être nommé *caporal* dans leur régiment. Nous le retrouvons au Mexique dans tous les glorieux combats et à l'assaut de Puebla.

Voici nos chasseurs à pied, dont la tournure martiale et l'agilité personnifient si bien notre race gauloise, type que nous retrouvons dans tous nos régiments, mais qu'un recrutement spécial a aggloméré dans ces bataillons d'élite. Ceux qui ont vu défiler les « Vitriers » dans la cadence rapide de leurs fanfares n'ont pu oublier l'impression qu'ils en ont ressentie. A une revue de Longchamps, l'empereur de Russie a caractérisé la sienne par une phrase restée célèbre dans la mémoire de la vieille armée: « Ces petits-là sont bien les vôtres, nous n'en avons pas! » Nous les revendiquons fièrement comme nôtres, ces chasseurs dont la réputation a commencé en Afrique et que nous trouvons toujours à l'avant-garde dans nos guerres modernes.

Ils sont cités dans toutes les affaires si meurtrières de Crimée, et le 1^{er} bataillon a l'honneur de pénétrer, en tête de colonne, dans cet ouvrage de Malakoff, où Mac-Mahon, ancien commandant de chasseurs en Algérie, vient de planter son épée. Quel-

ques Russes, dont le général Todleben a transmis les noms glorieux à l'histoire, se sont jetés résolument et barricadés dans le réduit crénelé de la tour, d'où ils ouvrent un feu meurtrier sur nos troupes occupant l'ouvrage. Les officiers, visés à bout portant, tombaient en grand nombre. Nos chasseurs s'élancent sur les créneaux, pendant que les camarades essaient d'arracher les fascines qui bouchent la porte; presque tous y sont frappés à mort. C'est alors que l'un des combattants a la dangereuse idée d'y mettre le feu, sans songer aux amas de poudre accumulés dans l'ouvrage; on dut éteindre ce commencement d'incendie avec de la terre, mais il avait suffi pour produire une étroite ouverture donnant accès dans le réduit.

Le lieutenant Gandin, du 1^{er} bataillon, n'hésite pas à y pénétrer suivi de quelques chasseurs. Le feu des défenseurs cessa dès le commencement de ce drame, et l'on vit bientôt sortir, couvert de sang, le jeune lieutenant entraînant de vive force un enseigne russe qui refusait de se rendre. Cet acte d'héroïsme est trop peu connu, de même que l'épisode de cet incendie, qui nécessita l'emploi de pelles et de pioches; l'un de ces outils coupa, par un heureux hasard, un saucisson destiné à faire sauter l'ouvrage.

Les chasseurs à pied du 10^e bataillon franchirent, le 8 septembre, les parapets du bastion central, malgré les échelles trop courtes et les difficultés de toute sorte qui arrêterent l'assaut; ils abordèrent les embrasures des secondes lignes, sans souci des sonneries de la retraite ayant rappelé depuis longtemps les assaillants.

Le magnifique bataillon des chasseurs de la Garde fut décimé à la courtine de Malakoff; reconstitué avec les chasseurs de Crimée, il se couvrit de gloire à Solférino. Son Aigle fut décorée de la Légion d'honneur, en souvenir du brillant fait d'armes de ce corps d'élite, ayant enlevé des canons et des étendards aux Autrichiens.

Les cavaliers que j'aperçois sur cette pelouse de la forteresse allemande sont des cuirassiers de Reischoffen et de Niderbronn, les dignes petits-fils de ceux qui chargeaient avec Caulaincourt dans les redoutes de Borodino.

Quant aux artilleurs, ils comptent encore parmi leurs vétérans et les sous-officiers, des canonniers de l'Alma qui, après avoir traversé le fleuve, arrivaient à temps pour soutenir l'assaut des zouaves sur des hauteurs inaccessibles; quelques-uns portent la médaille du siège de Sébastopol! Peut-être se trouve-t-il dans le nombre un survivant de cette batterie montée qui



courut à travers champs, sous le feu des bastions, pour prendre position devant la Courtine! Todleben, dans son ouvrage impartial, cite ce fait héroïque avec la plus grande admiration, tous ces braves gens étant sacrifiés d'avance pour produire seulement un effet moral.

A Magenta, tous les servants d'une pièce se font tuer avec leur chef de section en la couvrant de leurs corps, préférant la mort à la honte de l'avoir abandonnée. A Solférino, nos artil-

leurs ont fait payer cher aux Autrichiens ce trophée dont ceux-ci étaient si fiers. Les cinquante pièces du général Soleille ont porté la mort, à trois mille mètres, dans leur cavalerie, qu'elles ont immobilisée pendant toute la bataille.

Ce sont encore nos canonniers qui, des hauteurs de Solférino, ont décidé du succès des Sardes à San-Martino, en envoyant des obus dans les colonnes de Benedek. Ce fait n'a jamais été consigné dans les rapports de l'armée italienne, mais de nom-

breux témoins oculaires pourraient encore l'attester, sans aucune arrière-pensée d'amoindrir la part de gloire de nos alliés de cette époque.

Mon attention est attirée sur un autre point du terre-plein de la forteresse par un groupe de soldats faisant une partie de loto. C'est le jeu classique de nos camps, où l'imagination de celui qui

tire les numéros a libre carrière pour les accompagner d'un boniment imagé. Toute innovation à celui qui sert de base, particulièrement quand elle vise l'actualité, est saluée par les acclamations des joueurs et des spectateurs.

En ce moment, c'est un zouave qui vient de donner « le coup de sac pour le plaignant » et appelle les numéros sortants :



Onze ! les jambes... Vingt-deux ! les deux cocotes de Paris... Soixante-dix ! misère en Prusse !...

Cet à-propos, suivi d'un grognement expressif des joueurs de loto, fait sourire les deux Bavares qui suivent le jeu avec d'autant plus d'intérêt qu'ils comprennent notre langue. Ces soldats de landwehr, préposés à la garde des prisonniers, sont, pour la plupart, des commerçants ou de petits employés de l'État, très privilégiés, puisqu'ils ont été appelés à Ingolstadt pour un service si peu périlleux à côté de celui que leurs camarades font en France. Ils peuvent recevoir la visite de leurs épouses et leur montrer avec fierté ces prisonniers qu'ils surveillent, en se laissant volontiers attribuer une part de gloire dans les succès actuels de la Bavière. Malgré les postes multipliés dans la forteresse et leurs canons menaçants, ces Bavares ne dorment pas toujours tranquillement, après avoir lu dans leurs gazettes d'Allemagne les prétendues conspirations des prisonniers français.

Quelques turcos indigènes sont accroupis parmi les joueurs de loto et restent indifférents aux plaisanteries, exclusivement préoccupés du jeu, constituant l'une de leurs passions dominantes. Les cartes et tous les jeux de hasard offrant un appât de gain, sont très en faveur chez les Arabes, que nous voyons rarement dans nos groupes agités ; d'ailleurs ils aiment à vivre entre eux, s'accommodent très bien d'une vie oisive, et restaient couchés ou accroupis dans leurs casemates pendant des journées entières, ne respirant qu'un air vicié et parlant le moins possible.

Parmi eux, les nègres du Soudan font volontiers bande à part et sont particulièrement surveillés par les Bavares, qui les considèrent comme des bêtes féroces. Quoique cette opinion soit très exagérée, je dois dire que l'un de ces noirs m'a beaucoup impressionné en développant devant moi un paquet de linges et de papiers maculés de sang et exhalant une odeur fétide.

« Ça, m'a-t-il dit, mon capitaine, c'est l'oreille d'un Prussien que je n'ai pas manqué ! Ça doit te faire plaisir. »

Beaucoup des turcos s'étonnaient d'être encore de ce monde, et n'acceptaient pas nos explications sur leur situation de prisonniers de guerre. Ils nous faisaient toujours la même question navrante : « Les Français vont-ils bientôt gagner ? » Ces hommes, si fiers d'appartenir à l'armée française, comptaient sur une revanche immédiate et ne comprenaient pas qu'elle pût se faire attendre.

Les tirailleurs algériens attiraient particulièrement l'attention des curieux introduits dans la tête de pont par les officiers bavares avec des autorisations spéciales. Ces visites, forcément limitées à un petit nombre de privilégiés, étaient loin de donner

satisfaction à tant de gens accourus de tous les points de l'Allemagne pour voir les prisonniers d'Ingolstadt, et le gouverneur s'émut de cet inconvénient.

Sous prétexte d'hygiène, il décida que les prisonniers seraient promenés par groupes dans la ville d'Ingolstadt. Ces exhibitions étaient particulièrement multipliées pendant les jours de marché ou de fête nationale, et l'importance exagérée à dessein du peloton d'escorte en augmentait singulièrement l'attrait. C'est ainsi que les paysans des environs et les nombreux touristes voyaient défiler souvent, entre des haies de baïonnettes, quatre ou cinq malheureux turcos, fièrement drapés dans leurs courts manteaux et promenant un regard indifférent sur la foule.

Les blondes Allemandes avaient seules le privilège d'attirer un instant l'attention de ces beaux Kabyles, qui passent pour n'aimer que la guerre et les femmes.

Les journalistes allemands ont écrit « que les Bavares n'ont pas l'imagination des Autrichiens pour voir dans ces soldats des hommes au lieu de bêtes fauves bonnes à enchaîner ». Le but visible de cette phrase était d'atténuer la terrible impression produite par la charge du 1^{er} régiment de turcos sur les batteries bavares devant Wissembourg.

Au combat de Wörth, nos tirailleurs ont repoussé trois assauts des Prussiens sur le mamelon de l'Éperon, en abordant à la baïonnette un ennemi dix fois supérieur en nombre, alors que depuis deux heures ils se savaient enveloppés et n'avaient pas une cartouche. Tels sont les hommes que les Allemands ont cherché à ridiculiser, mais dont les Autrichiens et les Russes parlent encore avec une admiration méritée. Ces soldats d'Afrique se montrent aussi des philosophes incomparables pour supporter les misères, les privations et les fatigues. Indolents et apathiques au repos, ils s'animent au son du clairon et à l'odeur de la poudre, s'élancent sur l'ennemi sans souci du danger et n'apprécient de leur fusil que la baïonnette.

Le caractère indépendant de leur race se révèle parfois sous l'influence de la surexcitation du combat ; dès que la poudre a parlé, l'Arabe se bat le plus souvent pour son compte et sans souci du commandement. Le jour de la bataille de Solferino, un turco, retardataire au départ de Castiglione, cherchait à rejoindre ses camarades quand il entend quelques coups de fusil sur les crêtes ; c'est certainement là qu'il les retrouvera. Il y grimpe, rencontre les premières troupes engagées du corps de Baraguay d'Hilliers et prend place dans un cordon de tirailleurs du 74^e de ligne.

Les officiers de ce régiment racontent les prouesses de ce turco, dont l'uniforme bleu parmi les pantalons rouges donnait l'idée d'un bleuet dans un champ de coquelicots. Contrairement

à la réputation de ses congénères, il tirait très bien et se montrait fier de son adresse vis-à-vis des fantassins. Quand il était fatigué de cette chasse à l'homme, il se reposait à l'ombre en fumant une cigarette, puis rejoignait les tirailleurs.

Les hangars en planches qu'ils ont dressés sur le préau pour y faire leur cuisine sont le rendez-vous des visiteurs munis de permis pour pénétrer dans la tête de pont. Là, du moins, ces Allemands voient des turcos un peu plus mouvementés que dans leurs casemates, mais ils peuvent constater que les Arabes ne s'occupent pas d'eux et semblent très absorbés par l'entretien du feu et la cuisson de leurs pommes de terre.

Quelques camarades à peine vêtus viennent prendre une place près du foyer, car ils sentent déjà les atteintes du froid même pendant les mois d'été, n'ayant pas d'effets pour remplacer ceux qu'ils doivent laver ou raccommoder. Leur obstination à refuser les vêtements que leur proposaient les Bavaois les a fait souffrir plus que les autres dès les premiers jours, mais elle a causé la mort de la plus grande partie de ces malheureux quand la mauvaise saison a commencé. « Plutôt mourir que d'accepter les capotes et les pantalons « à deux coups » des Prussiens ! » On ne pouvait obtenir d'eux aucune réponse quand on cherchait à les convaincre de la nécessité de se couvrir.

Leurs uniformes ne se trouvant pas dans nos magasins pillés en France, les Bavaois se faisaient un jeu cynique d'offrir aux turcos des loques disparates que ceux-ci repoussaient avec dédain.

Les tirailleurs ont beaucoup plus souffert aussi de la sévérité de nos ennemis, et, chose incompréhensible, elle s'est particulièrement appliquée aux engagés volontaires et aux sous-officiers français qui comptaient dans ces corps d'Afrique. Il nous a été impossible de modifier l'opinion des Allemands que les Français servant dans ces régiments ne sont que le rebut de notre armée et des gens de sac et de corde n'ayant droit à aucun égard.

Ces idées fausses et injustes, que nous nous sommes en vain efforcés de combattre, ont certainement prévalu dans la cour martiale d'Ingolstadt, appelée à juger le sergent Gombaud pour un acte d'indiscipline suivi de voies de fait. Les Bavaois ont

fusillé ce malheureux jeune homme sans avoir appelé, pour sa défense, l'un de ses officiers internés à Ingolstadt. Ceux-ci seulement étaient capables d'éclairer les juges sur le caractère noble et élevé de cette victime de l'ignorance de la langue allemande. J'ai publié déjà les détails de ce jugement inique, qui restera dans l'histoire une tache ineffaçable pour la cour martiale qui l'a prononcé.

Les prisonniers de guerre avaient établi, dans une casemate, un théâtre constituant l'une des grandes distractions et une occupation constante pour la confection des décors, des costumes, la répétition et souvent la composition des pièces. Ce théâtre, qualifié de Français, quoiqu'il n'eût aucune attache avec celui de la rue de Richelieu, même par son répertoire, avait pour directeur un sous-officier de zouaves, ex-jeune premier du théâtre d'Inkermann, où il jouait aussi, à l'occasion, les rôles d'ingénue.

Les travestissements n'ont pas tardé à faire naître l'idée de les utiliser pour les évasions. Elle fut mûrie en silence par un sergent-major de zouaves, à qui ses fonctions donnaient la liberté de sortir en ville; il fit la confidence de ses projets à un Alsacien parlant très bien l'allemand et pouvant également sortir de la tête de pont en qualité d'ordonnance d'un officier. Les deux complices, admirablement grimés, l'un en domestique, l'autre en Anglais touriste, ressemblant à ceux qui voyageaient alors en Allemagne pour voir nos prisonniers, parvinrent à s'échapper.

Cette évasion, très célèbre à Ingolstadt, eut un plein succès après avoir été égayée par un incident des plus comiques : à la requête du domestique, deux soldats bavaois aidèrent à porter la malle et prirent les billets de chemin de fer.

Les affiches, spirituellement illustrées, portaient souvent, à la fin de la journée, la suscription : *Relâche pour cause de deuil national*. C'est que la nouvelle de nouveaux désastres était parvenue dans les casemates; le plus souvent elle était apportée à nos soldats par le bruit des réjouissances publiques et les chants patriotiques, avant les télégrammes que les Bavaois se hâtaient pourtant de leur communiquer.

Nous, les premiers internés, qui avions vu, par le soleil d'août,



les drapeaux allemands projetant leurs ombres comme des voiles de deuil après les meurtriers combats de Wissembourg et de Wörth, nous étions encore dans la forteresse quand les banderoles bavaoises, maculées de neige, annonçaient la capitulation de Paris!... Et nous allions toujours dans cette tête de pont contempler les survivants des prisonniers de la première heure, ces soldats de notre vieille armée de Crimée, d'Italie et du Mexi-

que. Ils ont inspiré le respect à nos ennemis, bien étonnés d'avoir entre les mains des soldats de cette valeur; et nous, qui les connaissions de vieille date, nous puisions dans leur contact une consolation à notre infortune, en pensant que notre chère France, où naissent de pareils hommes, ne peut pas désespérer de l'avenir.

TEXTE ET ILLUSTRATIONS DE A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

L'INSTITUT DE FRANCE

A PROPOS DE SON CENTENAIRE

PAR CHASSAIGNE DE NÉRONDE

Après avoir supprimé les anciennes académies par un décret rendu le 8 août 1793 sur la proposition de l'abbé Grégoire, la Convention, dans son avant-dernière séance, le 25 octobre 1795, décida la création de l'Institut. C'est le centenaire de cette date qui vient d'être célébré avec une certaine solennité; mais il faut bien le reconnaître,



sans cet éclat qu'on aurait pu attendre d'une pareille élite de littérateurs, de savants et d'artistes.

On a quelque peine à retrouver dans nos Académies, Française, des Sciences, des Inscriptions et Belles-Lettres, des Sciences Morales et Politiques, et des Beaux-Arts, les trois classes entre lesquelles la Convention entendait répartir les sommités « chargées de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences : Sciences Physiques et Mathématiques, Sciences Morales et Politiques, Littérature et Beaux-Arts.

Ainsi constitué par les soins du Directoire, qui avait nommé un tiers des titulaires, laissant à ceux-ci le droit de choisir les deux autres tiers au scrutin, l'Institut tint ses premières séances au Louvre. Lakanal, Daunou, Carnot, acquirent tout de suite une situation prépondérante; ils en furent les véritables organisateurs. Dix ans plus tard, par décret impérial du 1^{er} mai 1806, l'Institut fut transféré dans les constructions laissées vacantes, de l'autre côté de la Seine, par la dispersion des élèves du Collège des Quatre-Nations. C'était une idée heureuse que d'utiliser le palais provenant de la libéralité posthume de Mazarin au profit d'un corps savant, dans lequel se retrouvaient les vestiges de l'Académie française fondée par Richelieu, son prédécesseur.

Effectivement, parmi les huit sections dont se composait la troisième classe, celles de grammaire et de poésie pouvaient passer pour la continuation de l'Académie Française. Les sciences historiques avaient été oubliées. Napoléon s'en était avisé, et sur le rapport de Chaptal, il avait modifié l'organisation de l'Institut par une décision datée du 23 janvier 1803. Le nombre des classes était porté à quatre. La première répondait à l'Académie des Sciences; la deuxième (langue et littérature françaises), à l'Académie Française; la troisième (histoire et littérature anciennes), à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; la quatrième, à l'Académie des Beaux-Arts.

Des secrétaires perpétuels, assurant l'ordre et la continuité dans les travaux, furent créés dans chacune des doctes compagnies. Excellentes innovations, dont les bons effets se firent bientôt sentir. Mais le premier Consul amputa l'Institut d'un fragment au moins égal à l'organe dont il lui rendait l'usage. Il supprima la section des sciences morales et politiques.

La Restauration lui réservait une pire violence. Elle ne s'arrêta pas au projet de rétablir les anciennes Académies, elle se borna à donner à chaque classe un nom correspondant aux désignations anciennes. Malheureusement, moins libéral que Napoléon 1^{er}, qui avait réparti entre les autres classes les membres de celles qu'il supprimait, le roi raya des listes vingt-deux des Académiciens les plus éminents, entre autres David, Carnot, Monge, Lakanal. Les dix-sept nouveaux venus, installés par ordonnance royale aux lieux et places de ces hommes éminents, ne comblèrent pas les vides faits par leur exclusion.

Le titre de gentilhomme de la Chambre suffisait pour faire admettre un ignorant parmi les érudits.

La Monarchie de 1830, mieux inspirée, ne tarda pas à rétablir l'Académie des sciences morales et politiques. Dix membres survivants de l'ancienne classe de 1803 en constituèrent les premiers éléments avec les correspondants devenus membres de l'Institut.

Le Second Empire parut vouloir, à son tour, évoquer le temps des abus du bon plaisir en ajoutant dix fauteuils aux trente de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et en les attribuant à des hommes de son choix. Depuis lors, rien n'est venu troubler la quiétude des séances de nos Académies.

L'Institut se compose de membres titulaires, de membres libres, d'associés étrangers et de membres correspondants, tous élus, à la majorité des suffrages, par les cinq académies dont ils doivent faire partie. Le président de la République confirme l'élection des membres titulaires et des secrétaires perpétuels.

Au début de chaque trimestre, les cinq Académies tiennent une réunion non publique, dont le bureau est composé d'un président et de quatre vice-présidents, choisis dans chacune d'elles. Ainsi groupées, elles forment l'Institut, qui se réunit en outre annuellement en une séance solennelle.

Les secrétaires perpétuels ont une indemnité de 6,000 francs. Celle des académiciens titulaires est en principe de 1,500 francs, mais il faut en retrancher 300, retenus pour constituer le fonds commun destiné à rémunérer les membres libres qui font acte de présence. Les 1,200 francs restant ne sont distribués aux académiciens titulaires que sous forme de jetons de présence. Moins les séances sont nombreuses, plus les assidus voient se grossir la somme qui leur est répartie à la fin de chaque mois. Conformément à un antique usage, ils reçoivent mensuellement cet argent dans un petit sac en peau au nom de chacun. Faut-il croire au joli trait de rapacité de Suard, venant à l'Académie française, le 21 janvier 1793, jour de la mort de Louis XVI, et profitant de l'absence de tous ses collègues pour empocher les deux cent quarante francs de la séance? C'est seulement pendant les mois d'été que le jeton de présence prend une importance encore toute relative. Le 8 août dernier, par exemple, huit membres seulement ont signé la feuille de présence de l'Académie française.

On reproche communément aux membres de l'Académie Française de ne pas travailler et de perdre les heures de séances en d'interminables bavardages. Ce reproche est-il mérité?

Ils ne font rien parce qu'ils n'ont rien à faire. Oubliez-vous que l'Académie est un salon? Le public croit que cela se dit par métaphore. Mais pas du tout. Lorsque, en 1632, Chapelain et ses amis se réunissaient dans une petite maison de la rue Saint-Denis, ils n'avaient d'autre but que d'échanger leurs idées sur des questions littéraires. Une promenade, une collation suivaient d'ordinaire ces réunions et en caractérisaient bien l'intimité. « Sans autres lois que celles de l'amitié, dit Péliisson, le premier historien de l'Académie, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant. »

Quand Richelieu leur offrit sa protection intéressée, ils craignirent que l'honneur qu'on leur faisait vint troubler la douceur et la familiarité de leurs conférences; il fallut pourtant se résigner à accepter ce glorieux patronage. Mais ni les lettres patentes conférées par Louis XIII à ce petit groupe de lettrés, ni le nom solennel d'Académie Française, ni la fixation à quarante du nombre de ses adhérents ne devaient modifier le caractère des réunions, qu'elles fussent tenues chez un des membres ou chez le cardinal-ministre.

Peut-on trouver, dans ces origines, l'obligation d'un travail, d'une tâche quelconque? Pourtant, ne sachant trop comment remercier le puissant cardinal d'une protection dont ils se seraient fort bien passés, Messieurs de l'Académie déclarèrent qu'ils s'efforceraient de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du palais, ou dans les impuretés de la chicane, ou par le mauvais usage des courtisans ignorants ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant.

Pour se donner un semblant d'occupation, ils entreprirent le fameux dictionnaire, mais ils mirent soixante ans à le terminer, et encore Dieu sait dans quelles conditions! et pour bien marquer leur parti pris d'inaction, ils expulsèrent leur collègue Furetière, dont l'activité les désespérait. L'auteur du *Dictionnaire Universel* s'est vengé en laissant une piquante description des séances de son temps. Ils avaient l'art de faire de longs discours sur des riens; le second répétait comme un écho ce que le premier avait dit; mais ordinairement ils parlaient trois ou quatre à la fois. Lorsqu'il y avait une assemblée de cinq ou six

membres, l'un d'eux lisait, l'autre dessinait, deux causaient ensemble, le cinquième dormait et le dernier s'amusait à lire quelque ouvrage qui se trouvait devant lui. Si un second membre voulait émettre son opinion, on était obligé de lire de nouveau l'article formant le sujet de la discussion, article qu'à la première lecture ils n'avaient pas pu entendre, tant ils étaient occupés. Il leur était impossible d'écrire deux lignes de suite sans se livrer à de longues digressions ou sans que l'un d'eux ne racontât une histoire plaisante ou les nouvelles du jour. Cette physionomie des séances au XVIII^e siècle a été relevée par l'érudit M. Ludovic Lalanne, à une époque où il ne soupçonnait pas qu'il deviendrait bibliothécaire de l'Institut.

Les jours où ils s'arrachaient à leur flânerie coutumière pour procéder à l'épuration de la langue française, les académiciens faisaient d'assez mauvaise besogne, ils l'appauvrirent systématiquement. La Fontaine ne parvenait pas à leur faire admettre les jolis mots si pleins de couleurs usuellement employés par Ronsard et Rabelais. Ménage, un grammairien de haute valeur, malgré la caricature qu'en a laissée Molière sous le nom de Vadius, a plaisamment raillé cet exclusivisme :

On a par diverses menées
Banni des romans, des poulets,
Des lettres douces, des billets,
Des madrigaux, des élégies,
Des sonnets et des comédies
Ces nobles mots : moult, oins, jaçoit,
Ores, adonc, maint, ainsi soit,
A-tant, si que, piteux, icelle,
Trop plus, trop mieux, blandice, isnelle,
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme étant de mauvais François.

Entre cent preuves qu'à cette époque on ne pontifiait guère à l'Académie, Tallemant des Réaux en fournit une bien caractéristique. Un jour où Racan devait prendre la parole, il montra un chiffon de papier déchiré en disant : « Messieurs, je vous apportais ma harangue, mais une grande levrette me l'a toute machonnée. La voilà : tirez-en ce que vous pourrez, car je ne la sais point par cœur et je n'en ai point de copie. »

Une demi-douzaine d'éditions du dictionnaire ont paru depuis 1685, mais que les amis des expressions pittoresques se rassurent, si leurs prédécesseurs ont taillé à tort et à travers dans les belles frondaisons de l'antique « langage François », les académiciens de notre temps travaillent au dictionnaire avec une lenteur digne de Pénélope.

« Peut-on, sans indiscrétion, savoir sérieusement à quelle lettre vous en êtes ? » demandais-je il y a quelques semaines à l'un des membres de la commission du dictionnaire, rencontré sur le pont des Arts comme il s'éloignait à grands pas de l'Institut, un jeudi vers trois heures, c'est-à-dire au moment où la commission venait de terminer son travail hebdomadaire et où la séance de l'Académie commençait.

« Mais, me répondit-il, toujours à la lettre A ; nous avons examiné aujourd'hui les mots *agir*, *agiter* et leurs dérivés. »

Il faut savoir, en effet, que les études relatives au dictionnaire sont centralisées dans une commission composée de MM. G. Boissier, Jules Simon, Alexandre Dumas, Gréard et Coppée. Les académiciens ne participent aux travaux qu'en écoutant la lecture des recherches faites par leurs collègues. Faut-il dire que ceux-ci touchent un traitement spécial de mille francs, qui s'ajoute à leurs jetons de présence ?

Si nous en croyons le témoignage déjà ancien mais toujours exact de Sainte-Beuve, il s'engage souvent, à propos et autour de cet interminable dictionnaire, des entretiens, des disserta-

tions et des digressions les plus agréables et les plus diversifiées. La littérature est tout entière passée en revue à l'occasion d'un mot. En sortant de là, on est forcé de se dire : « Allons, l'Académie est encore le lieu de France où l'on parle le mieux de littérature et où l'on en goûte le mieux les aménités. »

D'ailleurs, *Habemus reum confitemur*, comme disaient les magistrats du bon vieux temps, M. Alexandre Dumas fils, dans ces lignes, remontant déjà à plusieurs années, va nous édifier sur ce que sont de nos jours les réunions académiques :

« Un jour, avant d'entrer en séance, nous dissertions, sept ou huit académiciens, sur des questions générales non inscrites à l'ordre du jour. Nous étions tous gens sérieux, excepté moi, bien entendu... Je ne nommerai pas ceux de mes illustres confrères qui prenaient part au débat. Sachez seulement, Madame, que c'étaient des historiens, des philosophes, des professeurs, des physiologistes, des mathématiciens même, initiés à toutes les sciences exactes, arides et

utiles. On en était arrivé à cette proposition : « Qu'est-ce que le bonheur ? » Chacun avait donné son avis, toujours excepté moi, n'osant pas émettre mon opinion de simple auteur dramatique dans une discussion où le travail, le devoir, l'étude, les arts, les lettres, la conscience, la famille, la nature, l'amitié fournissaient les plus solides arguments. Un des interlocuteurs, un des plus âgés (il avait soixante-dix-sept ans), des plus érudits et des plus austères, qui avait jusqu'alors gardé le silence comme moi, s'écria tout à coup : « Le bonheur, messieurs, savez-vous ce que c'est en définitive ? C'est d'avoir vingt-cinq ans et d'être amoureux et aimé d'une belle fille ! » Il passa dans les grands yeux bleus du vieillard un rayon de soleil d'été qui nous éclaira tous, et c'est pour cela, sans doute, que nous fûmes tous de son avis. Vous ne vous doutiez pas, Madame, que l'on traitât de pareils sujets à l'Académie, même avant la séance ? C'est ainsi, cependant. D'ailleurs, partout où deux hommes intelligents causent, il y a une femme qu'on ne voit pas !

L'auteur de *L'Ami des Femmes* a bien soin d'expliquer que cette discussion s'est produite avant la séance, mais avec une exquise bonhomie il nous donne tout de même une indication précieuse sur le sérieux et l'austérité de Messieurs les Quarante.

Ce témoignage écrit est précieux à recueillir comme celui de Sainte-Beuve. Celui-ci avait assisté, sous Louis-Philippe, à des querelles politiques d'une violence extrême qui lui ont inspiré cette boutade : « Je me faisais l'effet parfois de regarder de très gros poissons rouges s'agitant et tournant dans un trop petit bassin. »

Héritière de l'Académie des Sciences, fondée en 1666 par Colbert, et de la première classe de l'Institut, l'Académie des sciences actuelle compte soixante-six titulaires, répartis entre onze sections de chacune six membres, plus huit associés étrangers, dix membres libres et cent correspondants.

Ces sections sont les suivantes : géométrie, mécanique, astronomie, géographie et navigation, physique générale, chimie, minéralogie, botanique, économie rurale, anatomie et zoologie, médecine et chirurgie.

Un président, un vice-président élus pour un an, et deux secrétaires perpétuels, constituent le bureau de l'Académie des Sciences. Elle se réunit tous les lundis, à trois heures, en séance publique. Pour 1895, le fauteuil présidentiel est occupé par l'éminent docteur Marey. M. J. Bertrand pour les sciences mathématiques et M. Berthelot pour les sciences physiques, se partagent, depuis plusieurs années, le secrétariat.



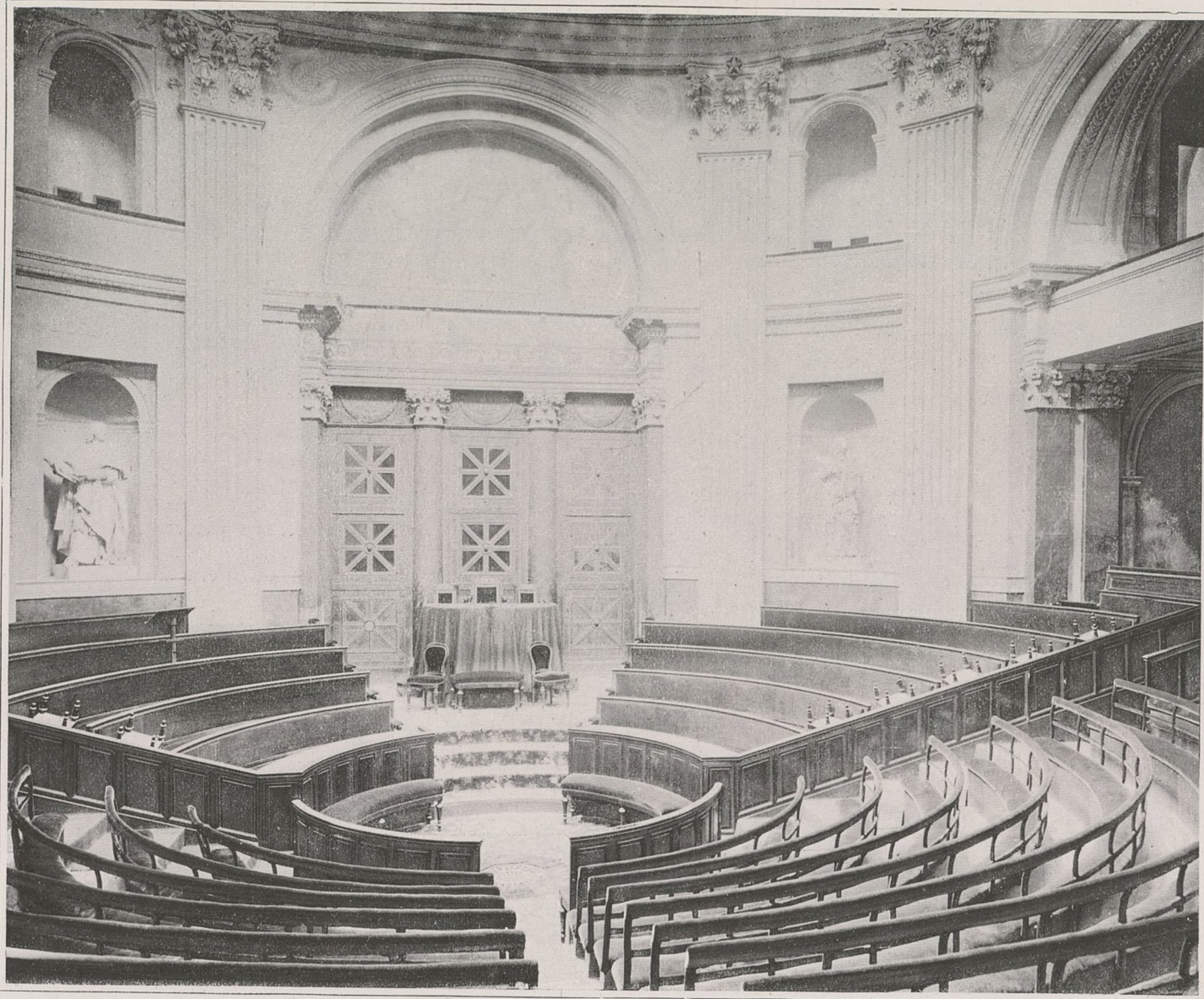
LE VESTIBULE DE L'INSTITUT.

Dans les cas où l'Académie veut délibérer à huis clos ou procéder à une élection, elle se constitue en comité secret ; les rares assistants sont alors invités à se retirer.

Quand une vacance se produit, la section présente les can-

didats dans l'ordre de ses préférences. En fait, le nom présenté en tête se trouve à peu près toujours celui de l'élu.

La division en sections a, en effet, pour conséquence, le fractionnement de l'Académie des Sciences en petites chapelles se



LE GRAND AMPHITHÉÂTRE SOUS LA COUPOLE.

garantissant mutuellement, par une sorte de convention tacite, l'exercice de leur culte spécial. C'est le triomphe du particularisme et de la sénilité. Ainsi, au lieu d'être tranchées par soixante-six membres les questions sont, en fait, à la discrétion de six membres, et même de cinq, quand il s'agit d'élections, ou plus exactement de trois, qui suffisent pour constituer la majorité.

Il y a trente ans déjà, M. Berthelot déplorait cet état de choses. Au lieu d'être posées en un jour donné et par un simple appel à l'opinion générale des hommes de science, les candidatures sont devenues les préoccupations incessantes de la vie des savants en France. Ce n'est plus tant l'opinion générale qu'il s'agit de gagner que les sympathies individuelles d'un très petit nombre d'hommes.

L'un des pires effets du système des sections est l'élimination de l'élément jeune et actif. Nous sommes loin du temps où Buffon était académicien à vingt-sept ans, Lavoisier à vingt-cinq, Laplace à vingt-quatre, Clairaut à vingt. De nos jours, on leur dirait de repasser après la cinquantaine.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres remonte, elle aussi, au grand siècle; mais ses débuts furent modestes. Pendant de longues années, on l'appela la Petite Académie, soit parce qu'elle ne se composait que de

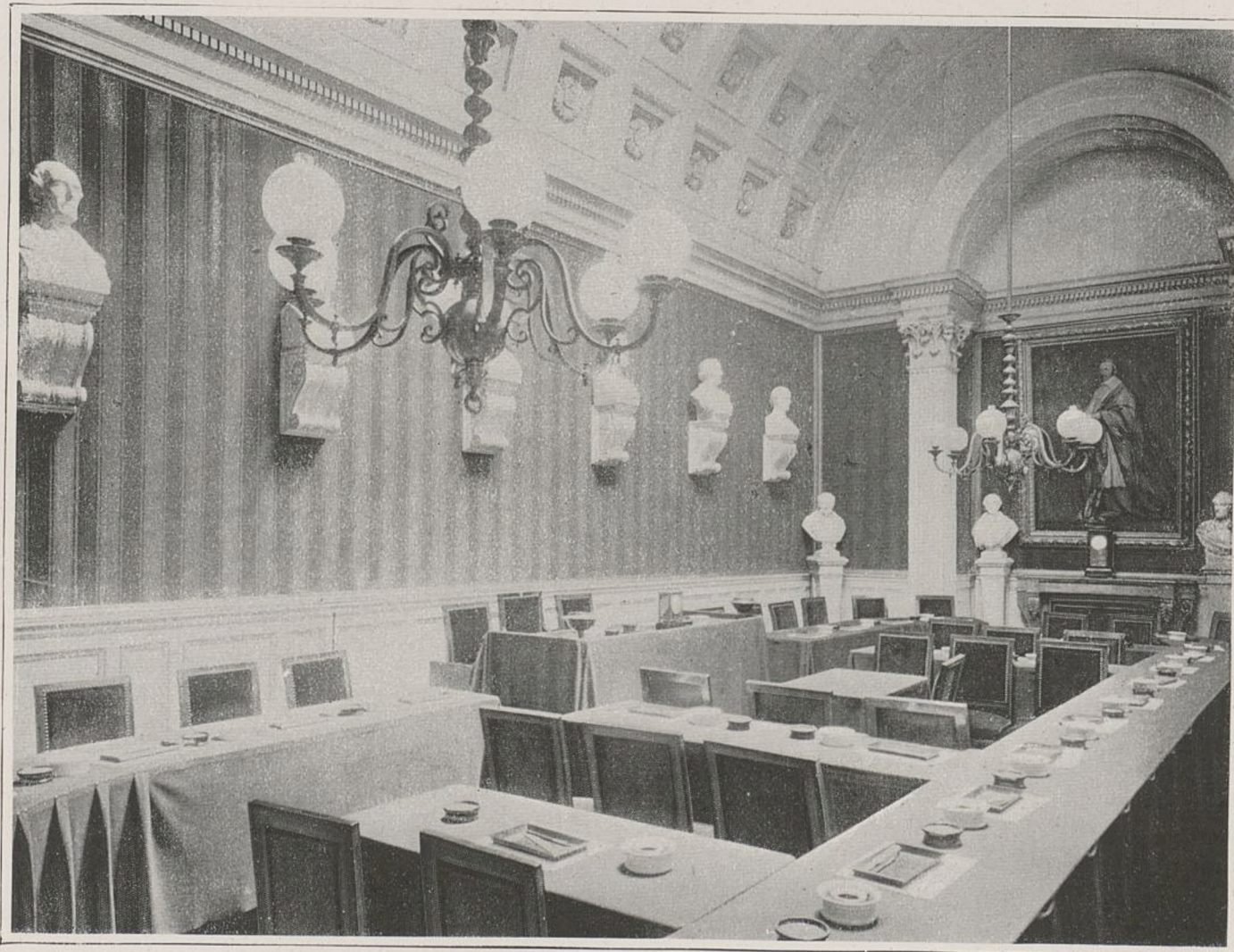
quatre membres, entre autres Chapelain et Cassagne, les deux bêtes noires de Boileau, soit à cause du peu d'importance de ses premiers travaux. Ses attributions se bornaient alors aux dessins des tapisseries du roi, aux devises à inscrire sur ses jetons et à l'examen de projets d'embellissement de Versailles.

Dans la suite, on lui confia la mission plus noble de faire l'histoire de Louis XIV par des médailles, d'où le nom d'Académie des Inscriptions et Médailles qui lui fut conféré par le ministre Pontchartrain. En 1701, le nombre de ses membres fut porté de dix à quarante.

Un arrêté du Conseil d'Etat, rendu sur l'initiative du Régent, lui donna son titre définitif d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, titre d'ailleurs mal choisi, puisque l'Académie française se réserve les belles-lettres, du moins pour ce qui touche à notre langue; quant aux inscriptions, elles ne venaient là que pour rappeler le rôle de ces doctes personnages dans la confection des médailles neuves.

Elle est devenue, à la Révolution, la deuxième classe de l'Institut, bon nombre de ses anciens membres ayant contribué à former cette fameuse classe d'histoire et de littérature dans laquelle

vint également se fondre l'Académie Française.
L'étude et le classement des notices et documents sur notre



LA SALLE DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

histoire et les mesures à prendre pour leur conservation, les recherches relatives aux monuments et aux manuscrits découverts dans tous les pays constituent les principales occupations de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui se réunit en séance publique tous les vendredis, à trois heures.

Elle compte quarante membres titulaires, dix membres libres, huit associés étrangers et cinquante correspondants. Son bureau est actuellement formé par M. Maspero, l'érudit égyptologue, président; M. Schlumberger, vice-président, et M. H. Vallon, secrétaire perpétuel.

Comme pour les autres sections de l'Institut, la somme allouée par le budget est de 1,500 francs pour chaque membre; mais les nouveaux élus ne touchent qu'une fraction de ces modestes émoluments, dont le reste va grossir ceux des plus anciens titulaires. Il existe ainsi une répartition en cinq catégories d'après l'ancienneté. Les moins privilégiés doivent se contenter d'une maigre prébende de 600 francs.

L'Académie des Sciences Morales et Politiques est la seule qui ne tire pas ses origines de l'ancien régime. Créée de toutes pièces avec l'Institut, dont elle formait la troisième classe, elle n'eut d'abord qu'une durée éphémère. Le premier Consul la supprima en 1803.

Rétablie en 1832, elle se compose de quarante membres, plus dix académiciens libres, six associés étrangers et quarante-sept correspondants. Le président actuel est M. Léon Say, le vice-président M. Ravaissou-Mollien et le secrétaire perpétuel M. Jules Simon. Les cinq sections entre lesquelles ses membres sont répartis indiquent l'objet de ses délibérations: 1° philosophie; 2° morale; 3° législation, droit public et jurisprudence; 4° économie politique, statistique et finances; 5° histoire générale et philosophique.

L'Académie des Sciences Morales et Politiques publie des Mémoires. Ses séances ordinaires publiques se tiennent le samedi de chaque semaine, à midi.

Par ordre d'ancienneté, l'Académie des Beaux-Arts vient immédiatement après l'Académie française; elle remonte, en effet, à 1648, époque où fut fondée l'Académie de sculpture et peinture, suivie bientôt de celles de musique (1666) et d'architecture (1671). Ces quatre éléments se retrouvèrent dans la troisième classe de l'Institut en 1795; on y réserva seulement quelques sièges pour les représentants de l'art de la déclamation dans la section de musique.

Bonaparte, lors de la réorganisation de l'Institut, en 1805, ajouta une section pour la gravure.

Les 40 académiciens titulaires sont répartis en sections d'inégale importance: peinture, 14 membres; sculpture, 8; architecture, 8; gravure, 4; composition musicale, 6. Ici, par exception, le secrétaire perpétuel, qui est le comte Henri Delaborde, n'appartient à aucune section, il est le quarante et unième membre.

Les attributions les plus douces des cinq Académies, et les moins discutables à coup sûr, sont les distributions de récompenses, la répartition des fonds à elles confiés pour cet usage par de généreux donateurs. On connaît généralement mal l'importance des capitaux dont elles ont ainsi la disposition.

Un seul prix est à la disposition de l'Institut tout entier, le Prix biennal, de 20.000 francs, institué par décret impérial du 22 décembre 1861. Il est attribué tour à tour à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays qui se sera produite pendant les dix dernières années dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq Académies, qui en désignent successivement le titulaire.

A moins, comme pour celui-là, d'une indication formelle, les Académies divisent le plus souvent les prix dont elles ont la disposition. Ainsi, l'Académie Française fait beaucoup d'heureux avec les 19.000 francs annuels légués par M. de Montyon à l'ouvrage publié par un Français et recommandable par un caractère d'élevation et d'utilité. Y compris le prix de 10.000 francs fondé par le baron Gobert pour le morceau le plus éloquent d'histoire de France, l'Académie Française dispose de dix-sept fondations littéraires, formant un total annuel de 72.000 francs.

Le budget des prix de vertu est plus gros encore, et atteint le chiffre de 78.000 francs. Ses principaux éléments sont la fondation Montyon (19.000 francs), en faveur d'un Français pauvre qui aura fait une action vertueuse prolongée pendant plus de deux années et les vingt-sept médailles de 500 francs chacune, de la fondation Camille Favre, destinées à ceux qui ont donné de bons exemples de piété filiale.

Certaines fondations étant biennales, triennales ou plus espacées encore, d'autres uniques, le budget des diverses Académies varie avec les années, mais nous prenons les chiffres de l'exercice en cours. Il porte à l'actif de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 34.000 francs. Ici encore, le plus fort appoint est fourni par le prix Gobert (10.000 francs), destiné à récompenser le travail le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent.

L'Académie des Sciences Morales et Politiques est mieux partagée, avec ses 63.000 francs, répartis en quatorze prix de 2 à 5.000 francs, les uns s'appliquant à un programme donné, à une question philosophique ou économique précise, les autres laissés à son appréciation. Sans parler des 15.000 francs de la fondation Gegner, destinés à récompenser annuellement les plus beaux, les plus grands dévouements, de quelque genre qu'ils soient.

Plus riche encore est l'Académie des Beaux-Arts, avec 83.000 francs, non compris les prix de Rome. Une bonne partie de cette somme est attribuée à augmenter les ressources des pensionnaires de la Villa Médicis, mais il en reste encore assez pour les peintres, les musiciens, les sculpteurs et les architectes remplissant certaines conditions.

Quant à l'Académie des Sciences, c'est dans un vrai Pactole qu'elle peut puiser: trois prix Lacaze, de chacun 10.000 francs,

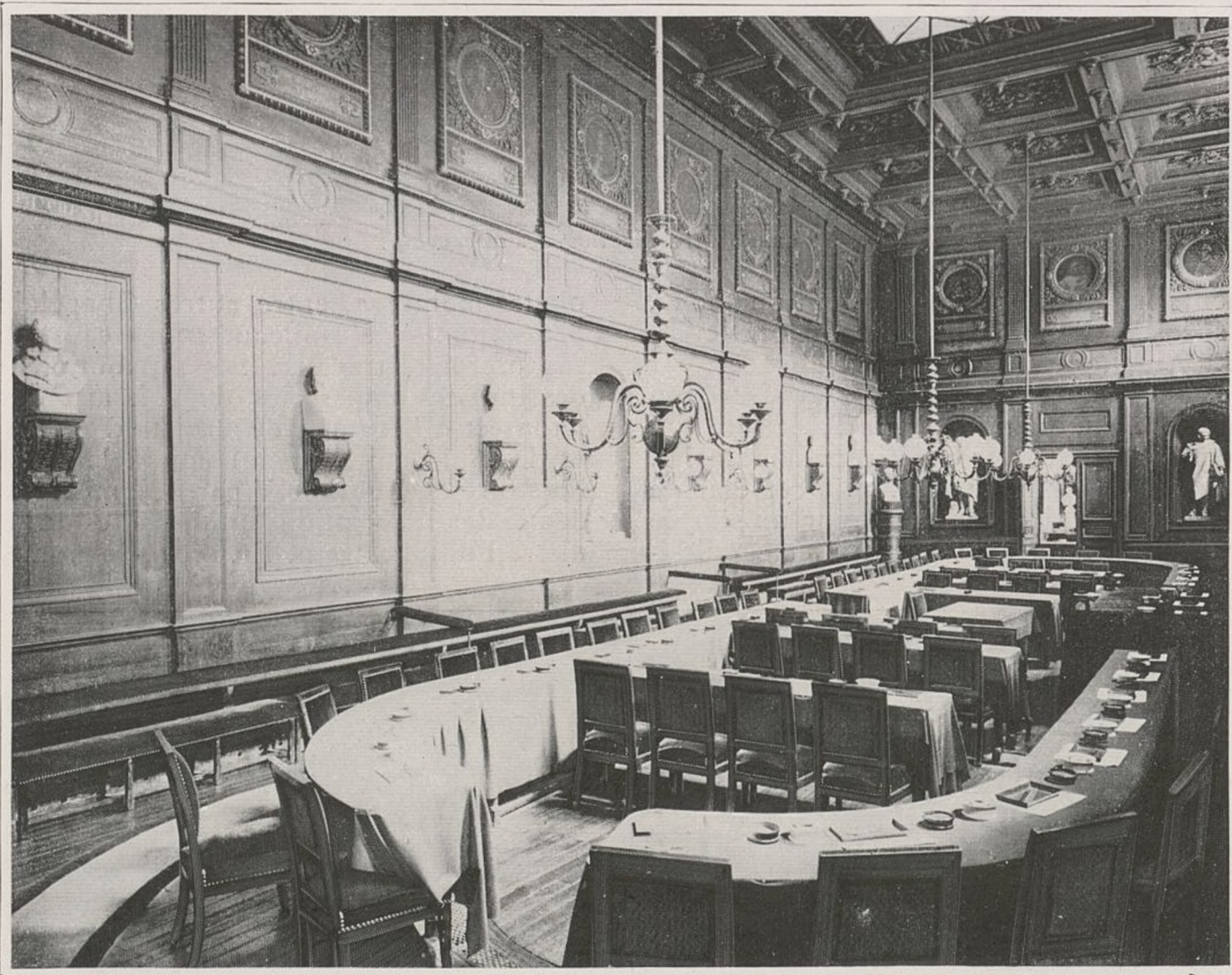
aux auteurs du meilleur travail sur la physique, la chimie et la physiologie; prix Chaussier (10.000 francs), pour le meilleur livre ou mémoire qui aura fait avancer la médecine; deux prix Petit-d'Ormay (10.000 francs chacun), aux sciences mathématiques et naturelles; prix Leconte (50.000 francs), destiné aux auteurs de découvertes nouvelles et capitales. L'ensemble des quarante-deux prix dont l'Académie des Sciences dispose pour 1895 est de 198.600 francs.

En résumé, les cinq Académies distribuent ou peuvent distribuer chaque année plus de cinq cent mille francs. Ce budget paraît encore plus considérable si on le

compare à la modicité des jetons de présence des académiciens, à la somme minime versée par le ministre de l'instruction publique dans la caisse de l'Institut. Encore ne pouvez-vous soupçonner la parcimonie qui préside à la gestion de ce maigre pécule!

Qu'ils siègent sur les modestes chaises de velours vert de la salle réservée aux séances de l'Académie Française ou dans la vaste enceinte commune aux autres sections de l'Institut, les académiciens ont devant eux un buvard en toile cirée, un plumier pareil à une cuvette de photographe, contenant deux porte-plumes d'un sou et un couteau à papier de même valeur, plus trois ou quatre feuilles de papier écolier. Quand ils désirent du papier à lettre, il faut qu'ils le demandent, encore ne leur donne-t-on qu'une feuille à la fois.

CHASSAIGNE DE NÉRONDE.



LA SALLE COMMUNE AUX DIVERSES ACADEMIES.